

**Allemagne
Fumée blanche
pour Friedrich Merz,
élu chancelier
dans la douleur**

PAGE 14

**Kamel Daoud
Fiction ou
trahison?
Les détails de
l'assignation**

PAGES 10-11

**Cate Blanchett
«On n'a pas besoin
de faire de la satire.
Il suffit d'imiter
les politiciens»**

ET TOUTES LES SORTIES CINÉMA, PAGES 22-27

LA PIPE PATROUILLE

Enfermés en conclave à partir de mercredi après-midi à la chapelle Sixtine, les 133 cardinaux électeurs doivent désigner le successeur de François. Parmi les favoris, l'archevêque de Marseille, Jean-Marc Aveline. **PAGES 2-5**

MANDEL NGAN/AFP

(PUBLICITÉ)

CATE BLANCHETT DENIS MÉNOCHET CHARLES DANCE

RUMOURS

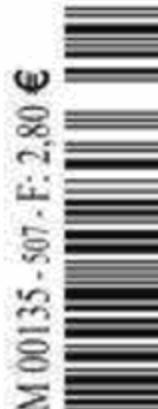
NUIT BLANCHE AU SOMMET

un film de
GUY MADDIN, EVAN et GALEN JOHNSON

«**Hilarant
et
merveilleux**»
ARI ASTER

**LE FILM
OFFICIEL
DU G7**

ACTUELLEMENT AU CINÉMA



EDITORIAL

Par
HAMDAM
MOSTAFAVI

Flambeau

Emmanuel Macron accusé par la presse italienne de manœuvrer pour faire élire un pape français, Viktor Orbán qui pousse son candidat, Giorgia Meloni qui rêve sans doute d'un pape italien, Donald Trump qui poste un montage de lui-même en pape... Face à l'appétit des chefs d'Etat pour l'élection qui commence ce mercredi à Rome, on en vient à se demander : à quoi sert donc un pape ? François avait soigneusement évité de se rendre dans son pays d'origine pour écarter toute récupération politique. Mais force est de constater que son origine dite «du Sud» aura eu une influence sur la diplomatie de son pontificat, le chef de l'Eglise catholique ayant clairement montré son souci de mettre en lumière des pays considérés comme périphériques, que ce soit en choisissant d'aller en Papouasie-Nouvelle-Guinée, ou en Corse plutôt qu'à Paris. Comme Jean-Paul II avant lui, François s'est particulièrement illustré comme un pape diplomate. Il a notamment œuvré en 2014 au rapprochement entre Cuba et les Etats-Unis, ou encore à l'accord de paix en Colombie. Récemment, il avait été critiqué pour son implication relativement tardive dans le conflit en Ukraine ou pour avoir tendu la main à la Chine, où les catholiques restent persécutés. Mais il avait aussi été encensé comme premier opposant à Donald Trump. Qui pour reprendre ce flambeau ? Dans ces temps troublés, où certains voient arriver des conflits de grande ampleur, la figure du souverain pontife peut-elle se faire l'écho de la paix ? Ce pape représentera tout de même 1,4 milliard d'individus sur plusieurs continents. Même si son rôle est avant tout symbolique, le futur pape sera un chef d'Etat – de moins de 1000 habitants – et devra discuter avec Donald Trump et autres grands de ce monde. On comprend alors que les Européens, qui peinent à affirmer leur place dans l'échiquier mondial, en viennent à espérer un coup de pouce diplomatique divin. ▶



L'archevêque de Marseille, Jean-Marc Aveline, à Rome, dimanche. PHOTO AMANDA PEROBELLI. REUTERS

CONCLAVE

Ça pape ou ça casse ?

Dans la chapelle Sixtine, les cardinaux vont désigner, à partir de ce mercredi, leur nouveau souverain pontife. L'assemblée devra choisir entre la ligne incarnée par François ou une forme de conservatisme, qui pourrait être plus consensuel. Parmi les prétendants, quatre font office de favoris.

Par
**ÉRIC JOZSEF,
BERNADETTE SAUVAGET**
(à Rome) et **NICOLAS ROUGER**
(à Jérusalem)

Quel crâne ira se glisser sous la calotte blanche pour succéder à Jorge Mario Bergoglio, alias François ? A partir de ce mercredi après-midi, les 133 cardinaux électeurs se réunissent à Rome, dans la chapelle Sixtine, pour choisir le nouveau pape. Quel nom émergera de ce huis-clos strict ? Libé présente les quatre figures qui émergent de la liste des favoris au pontificat.

JEAN-MARC AVELINE
LA SURPRISE MARSEILLAISE
On le guette. On le cherche. Mais on ne le voit jamais sortir des fameuses congrégations générales, ces réunions préparatoires au conclave. Le cardinal Jean-Marc Aveline, archevêque de Marseille, âgé de 66 ans, est ces temps-ci un peu l'homme invisible. Il n'y a eu guère que dimanche matin où l'on pouvait le voir célébrer publiquement la messe dans une modeste paroisse romaine, non loin du Colisée. Logeant au séminaire français de Rome, dans le centre historique, ce «papabile» en vue pour la succession de François «emprunte une porte discrète» pour sortir du Vatican, explique son bras droit, le vicaire général du diocèse, Xavier Manzano. A Rome, cet italienisant ne le quitte pas d'une



Pierbattista Pizzaballa, patriarche de Jérusalem, lundi. DYLAN MARTINEZ. REUTERS

semelle sauf pour (justement) les congrégations générales, strictement réservées aux cardinaux.

Les adversaires du Français ne manquent pas de souligner qu'Aveline ne parle pas couramment italien; ce qui constitue, aux yeux de certains, un handicap sérieux. La langue de Dante est celle en usage à la curie romaine, de fait la langue officieuse du Vatican. Ces jours-ci, le Marseillais semble faire la preuve du contraire. «Des cardinaux m'ont téléphoné, assez surpris, raconte une source interne. On leur avait dit qu'Aveline ne parlait pas italien, ils ont constaté le contraire.» Le Français est l'une des surprises de cet avant-conclave. D'outsider, il a rejoint le petit club des principaux favoris. Il a, de fait, des atouts dans son jeu. Après le pontificat clivant de François, l'Eglise catholique se cherche un pape apaisant et consensuel. Bon vivant et cuisinier à ses heures, jouant de la guitare et poussant volontiers la chansonnette, chaleureux et doté d'un vrai sens de l'humour, l'archevêque, a indéniablement du charisme. Sa faconde est bluffante et sa rondeur, rassurante.

Déjà surnommé Jean XXIV en France, Jean-Marc Aveline, au-delà de sa bonhomie, est un intellectuel de haut vol, solide théologien. Il a créé, au début des années 1990 à Marseille, l'Institut catholique de la Méditerranée. Né en Algérie dans une famille de pieds-noirs, Aveline est un spécialiste du dialogue entre les religions, no-

tamment avec l'islam, ce qui lui a valu d'être blacklisted sous le pontificat de Benoît XVI.

Sous celui de François, ce bergoglien centriste a connu une ascension fulgurante. En 2019, le théologien devient archevêque de Marseille, succédant à Georges Pontier dont il était le bras droit. Et commence à apparaître sur les radars de François qui lui rend visite à Marseille, en septembre 2023, à l'occasion d'une rencontre sur la Méditerranée. Pour couronner cette ascension, le Marseillais a été élu triomphalement, début avril, président de la Conférence des évêques de France. Avoir été reconnu par ses pairs est un atout supplémentaire pour le conclave, la preuve que l'homme sait rassembler.

PIERBATTISTA PIZZABALLA LE PAPABILE DE JÉRUSALEM

Pierbattista Pizzaballa a 25 ans et il est prêtre depuis un an seulement quand il débarque à Jérusalem. La première intifada n'est pas finie, et la guerre du Golfe ne fait que commencer: c'est un environnement violent et étranger qui débousole ce rejeton de la campagne lombarde. Il idéalise encore aujourd'hui son enfance et «la vie rurale simple... d'un monde maintenant disparu» où, selon lui, «on est chrétien avant d'être né». Pourtant, l'Italien n'est jamais reparti de la ville trois fois sainte, où l'identité chrétienne est palpable, historique et géographique, mais aussi

Suite page 4

Au Vatican, les électeurs font leurs points cardinaux

Dans un collège nommé à 80% par François, le rapport de force au sein du conclave semble favorable à l'un des héritiers bergogliens. Mais leurs différends pourraient les forcer à se détourner des favoris, alors que les tractations ont déjà largement commencé.

Au Vatican, tout commence par une messe. En particulier lorsqu'il s'agit de choisir le 267^e pape de l'Eglise catholique, celui qui succédera à François, moment crucial pour le catholicisme mondial et son 1,4 milliard de fidèles. A 10 heures, ce mercredi, les 133 cardinaux électeurs célèbrent à la basilique Saint-Pierre une messe *Pro eligendo pontifice* («pour l'élection du pontife», en français), le début d'un cérémonial codifié venant d'un autre âge. Mais qui reste fascinant. L'après-midi, en soutane rouge et en surplis blanc, ils gagneront la chapelle Sixtine – où ils seront cloîtrés jusqu'à l'élection – en chantant le *Veni creator spiritus* pour invoquer l'Esprit-Saint, c'est-à-dire l'inspiration divine qui, dans la tradition catholique, est censée souffler le nom de l'élu aux cardinaux.

Généralement représenté sous la forme d'une colombe, l'Esprit-Saint volera-t-il, en 2025, à droite? Ou bien à gauche? L'affaire est incertaine, même si, comme à chaque conclave, une poignée de favoris, les fameux «papabili», se détache (*lire ci-contre*). Pendant les douze années de pontificat, François, le pape du Sud global, a en effet changé de façon conséquente la physionomie du collège des cardinaux: moins d'Italiens (17 contre 28 en 2013), moins d'Européens (53 contre 61) mais davantage d'Africains (18 contre 11) et d'Asiatiques (23 contre 11).

Renouvellement. Le jésuite argentin a aussi choisi des profils nouveaux, des cardinaux des «périmétries»: Haïti, le Cap-Vert, la Mongolie ou les îles Tonga. En France, il a adoubé le Franco-Espagnol François-Xavier Bustillo, l'évêque d'Ajaccio, grillant la politesse à ses confrères de Toulouse ou de Bordeaux, des sièges épiscopaux qui, traditionnellement, propulsent leur titulaire au cardinalat. Mais le renouvellement opéré par François aura-t-il une traduction concrète? Avec un pape venant d'Asie, par exemple?

Pour le moment, ce n'est pas ce que donnent les prévisions. «Beaucoup s'attendent à ce que le nouveau vienne d'ailleurs que l'Europe, car notre continent est désormais vieux et fatigué tandis que l'Eglise dans d'autres parties

du monde est plus dynamique et plus vivante. Il serait donc peut-être naturel que le prochain pape vienne d'Afrique ou d'Asie, mais je ne sais pas si nous pourrons finalement trouver un candidat approprié dans ces parties du monde», constatait, il y a quelques jours dans une interview au quotidien italien *La Repubblica*, le cardinal suédois Anders Arborelius, l'un des outsiders les plus sérieux.

Paradoxalement, ce sont bien les Occidentaux, en particulier les Européens, qui font, à l'entrée de la chapelle Sixtine, la course en tête. Et parmi ceux-ci, tels Robert Prevost ou Jean-Marc Aveline, les experts cherchent ce qui, dans leur biographie, pourrait quand même faire le lien entre le Nord et le Sud. «C'est un peu comme au foot, on parle beaucoup des équipes africaines mais l'attention se concentre finalement sur les équipes européennes», remarque le cardinal Jean-Paul Vesco, l'évêque d'Alger, flottant dans sa soutane filetée de rouge, novice dans cette affaire comme la plupart des cardinaux des «périmétries». Peu familiers des choses romaines, ces derniers, un peu perdus selon des observateurs, potassent avidement ces derniers jours les fiches transmises par le Vatican. Est-ce suffisant pour se connaître? Eviter les stratégies d'influence entre cardinaux? Chacun sait que l'élection d'un pape se prépare aussi dans des conciliabules en dehors du cadre institutionnel, dans des dîners discrets. «J'ai été invité à tel ou tel endroit, reconnaît Vesco. Ma ligne de conduite a été de tout refuser.» En filigrane et prudemment, certains critiquent la formule des congrégations générales, préparatoires au conclave. Réservées aux cardinaux, elles représentent un modèle obsolète exclusivement aux mains d'hommes âgés, 70 ans en moyenne.

Chacun sait que l'élection d'un pape se prépare aussi dans des conciliabules en dehors du cadre institutionnel.

Quoi qu'il en soit, le prochain pape devrait être un héritier de François, un bergoglien. Le jésuite argentin a nommé 80% des électeurs de ce conclave. Ceux-ci insistent sur leurs différences: «Nous ne sommes pas des clones», assure François-Xavier Bustillo. Si l'orientation sociale de l'Argentin fait à peu près l'unanimité, une des lignes de fracture porte sur son vaste chantier laissé inachevé (et auquel il tenait): celui de la gouvernance de l'Eglise catholique, rabotant progressivement le pouvoir des clercs. Certains voudraient clore ce dossier, tel l'Italien Pierbattista Pizzaballa (l'un des favoris), ce qui lui vaut d'avoir le soutien des plus conservateurs des bergogliens.

Blocage. Car les ultraconservateurs, tels que le Guinéen Robert Sarah ou l'Allemand Gerhard Müller, opposants farouches à François et donc qui voudraient totalement refermer la parenthèse, ont été marginalisés dans ce conclave. Ils pourraient constituer un clan, une minorité de blocage d'une dizaine ou d'une quinzaine de voix à l'intérieur de la chapelle Sixtine. Tout comme le groupe africain qui a pris conscience de sa force lors de son opposition à *Fiducia supplicans*, le texte de François publié en décembre 2023 autorisant la bénédiction des couples homosexuels, en obtenant du Vatican de ne pas l'appliquer. De ces minorités de blocage dépendra la durée du conclave, obligeant ou non à aller piocher ailleurs que dans les grands favoris. Et créer la surprise. Pour le moment, nul ne sait si l'édition 2025 sera courte, avec un pape élu au plus tard jeudi soir – les versions rapides étant celle de 2005, quatre tours pour choisir le futur Benoît XVI, et celle de 2013, cinq pour élire François. A l'inverse, en 1958, pour l'élection de Jean XXIII, il avait fallu onze tours. «Tant que nous n'avons pas voté une première fois, nous ne savons pas où nous allons», reconnaît Vesco. Bouclés à la résidence Sainte-Marthe entre les sessions de vote à la Sixtine, privés de leurs téléphones, les cardinaux entameront alors, entre eux, les tractations et les ralliements. Le vrai conclave, en somme.

B.S. (à Rome)

Suite de la page 3 constamment menacée. Il passe les neuf premières années de son séjour à Jérusalem au sein du monde insulaire des franciscains. Puis, en 1995, il intègre l'Université hébraïque de Jérusalem. Il se spécialise dans la théologie et la culture juive, s'intègre, apprend à parler l'hébreu moderne aussi bien qu'il parle italien. Aujourd'hui, il confie même s'y sentir plus à l'aise. Mais l'Israël qu'il connaît et affectionne n'est pas n'importe lequel: c'est celui de l'œcuménisme et des chercheurs.

En 1999, Pizzaballa rentre à la Custodie franciscaine, gardienne des lieux saints et protectrice des communautés catholiques en Israël-Palestine, mais aussi en Egypte, Jordanie, Chypre et Rhodes. Il gravit les échelons de cette institution vieille de huit cents ans, dont l'importance symbolique est incomparable. Abritée derrière les murs du couvent de Saint-Sauveur, à l'ombre des remparts de Jérusalem, la Custodie n'est pas qu'un ordre religieux de quelques centaines de moines: c'est une entreprise de plusieurs milliers d'employés, habitée d'une mentalité presque séparatiste, due en partie à son histoire dix fois plus longue que celle de l'Etat d'Israël.

Pierbattista Pizzaballa se révèle être un cadre efficace, venant à chevaucher l'organisation de 2004 à 2016, jusqu'à ce que le pape François le propulse à la tête du pouvoir religieux hiérosolymitain. Si l'homme est affable et discret au premier abord, révélant souvent un sourire timide, son regard peut par-

fois se durcir: ses détracteurs lui confèrent l'image d'un homme cassant et autoritaire.

Le jour de la mort de François, le cardinal Pizzaballa fêtait ses 60 ans. Certains y verront une garantie de stabilité, d'autres craindront un remake du mandat pontifical de Jean-Paul II. Malgré cette (relative) jeunesse et son autoritarisme, Pizzaballa semble être en posture de favori, en particulier grâce aux conservateurs. Ses positions sont floues sur les grands débats éthiques qui animent l'Eglise: de Jérusalem, il n'a pas eu à gérer publiquement les scandales de violences sexuelles ou à se prononcer sur l'homosexualité. Des indices semblent montrer qu'il privilégie les rites conservateurs, favorisant implicitement une vision plus hiérarchique de l'Eglise.

Il a un autre atout d'importance : sa conduite exemplaire dans le champ de mines que représentent les dix-neuf mois de guerre à Gaza. Il s'est horrifié des massacres du 7 Octobre, offrant de s'échanger contre les enfants israéliens retenus en otages, mais a rapidement dénoncé la réalité intolérable dans l'enclave. Il est

ilité intolérable dans l'enclave. Il est le seul diplomate étranger à s'être rendu indépendamment dans Gaza, à deux reprises, en mai et en décembre 2024. Ces deux visites publiques et documentées tiennent presque du miracle, alors que les portes de Gaza restent closes à tous sauf quelques humanitaires. Cela tient à sa capacité à parler aux Israéliens, mais aussi aux personnalités les «*plus élégantes*» du Hamas, explique une source diplomatique.

PIETRO PAROLIN LA CONTINUITÉ INCARNÉE

Pour les bookmakers anglais, Pietro Parolin est le grand favori du conclave mais il faudra attendre pour savoir si l'Esprit-Saint a aussi misé sur le secrétaire d'Etat du Vatican. A 70 ans, le cardinal Parolin, originaire de Schiavon, un village de Vénétie, est présenté comme le successeur logique du pape François. Diplomate, numéro 2 du Saint-Siège nommé en 2013 par le pape argentin fraîchement élu, il est l'homme de la Curie. Celui qui connaît pratiquement tous les 133 électeurs. Un avantage certain alors que nombreux d'entre eux, faits cardinaux sous le pontificat de François et venant pour certains de contrées lointaines, ne s'étaient jamais rencontrés avant la mort du pape. «*Il semblerait qu'il entre au conclave avec la garantie de disposer d'une cinquantaine de voix, dix par continent à l'exception de l'Océanie et dix provenant de la Curie*, estime Giacomo Galeazzi, le vaticaniste du quotidien *La Stampa*. *C'est une bonne base mais il faut atteindre les deux tiers.*» C'est-à-dire 89 bulletins.

Issu d'un milieu modeste (père quincaillier, mère institutrice), entré au séminaire à seulement 14 ans, le prélat incarne la diplomatie vaticane traditionnelle. Style sobre, conciliant, diplômé en droit canonique à l'Université pontificale grégorienne à Rome, le Vénète s'est formé dans les nonciatures du Nigeria et du Mexique, avant d'être rappelé à Rome dès 2002 par Jean-Paul II qui le nomme sous-secrétaire aux Relations avec les Etats.



Le secrétaire d'Etat du Vatican, Pietro Parolin, le 13 avril. TIZIANA FABI. AFP

En 2009, Benoît XVI l'envoie en tant que nonce apostolique au Venezuela où il s'emploie à aplatiser les tensions entre l'Eglise et le régime d'Hugo Chávez.

Il œuvre pour rétablir entre autres les relations entre les Etats-Unis et Cuba, favorise les rencontres inter-religieuses et parvient en 2018 à

signer un accord historique avec Pékin pour la nomination des évêques, ce qui lui vaudra des critiques des conservateurs américains. Le secrétaire d'Etat sera souvent celui qui cherchera à apaiser les remous provoqués par les initiatives parfois intempestives du pape argentin. «*Ses partisans estiment*

Les pays d'origine des 133 cardinaux électeurs

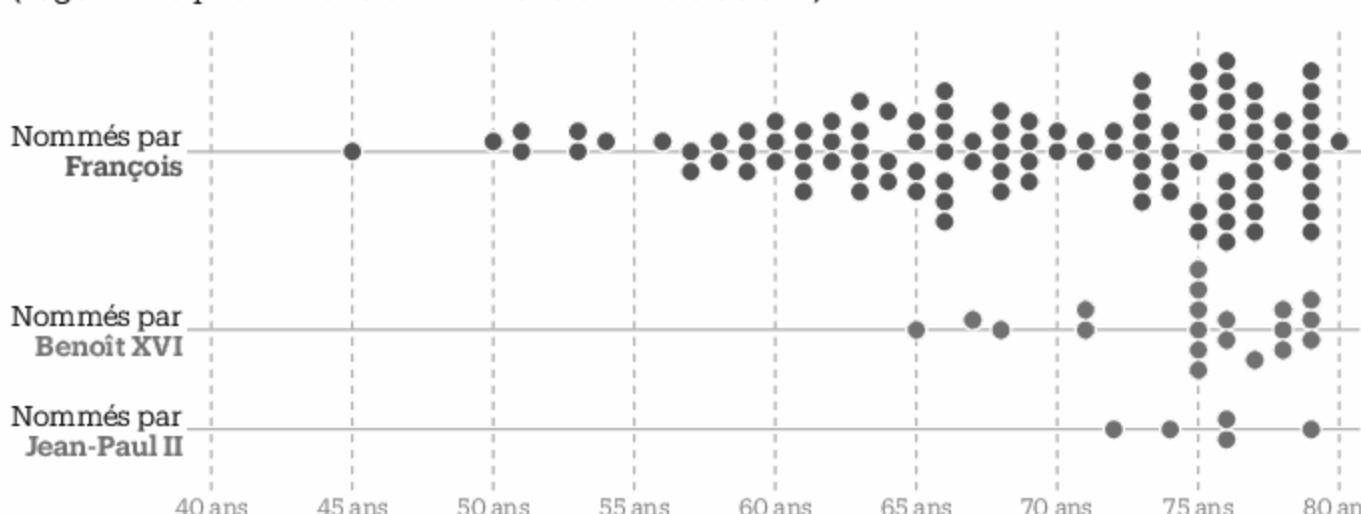
Répartition des cardinaux par pays et par nomination papale

Nommé par...

- François
- Benoît XVI
- Jean-Paul II

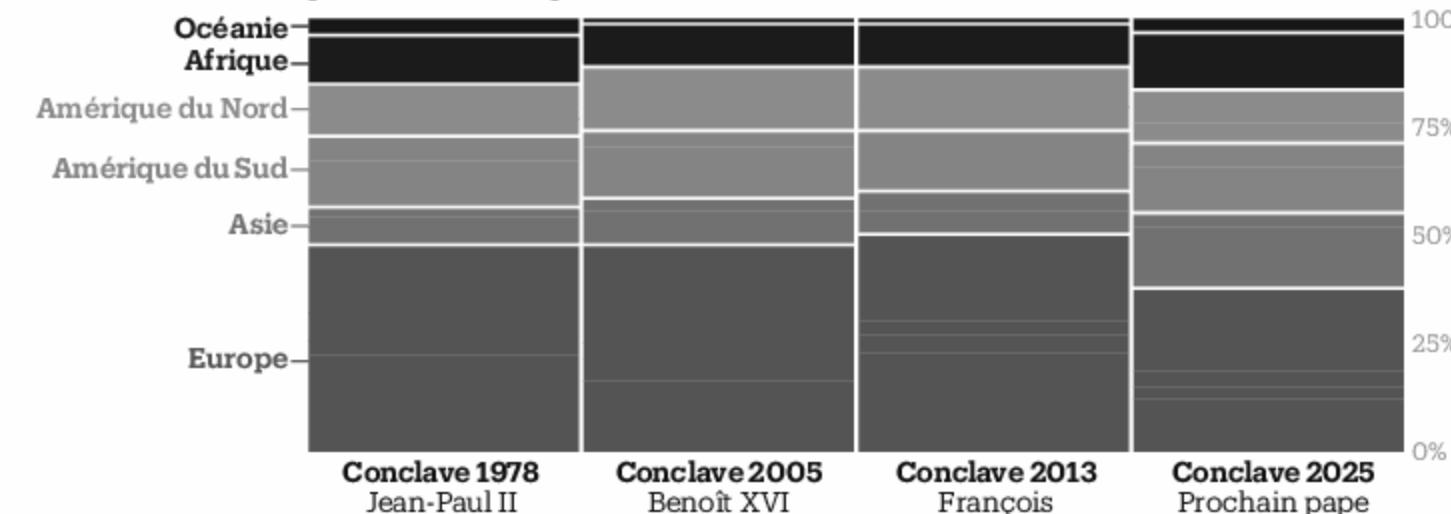
70 ans d'âge moyen

70 ans d'âge moyen
Le plus jeune cardinal électeur a 45 ans, le plus âgé a 79 ans
(l'âge limite pour voter à un conclave est fixé à 80 ans)



Le poids de l'Europe diminue

Part de cardinaux électeurs de chaque région du monde par conclave depuis l'élection de Jean-Paul II





Le cardinal Prevost, au Vatican le 26 avril. PHOTO F. ORIGLIA. GETTY. AFP

qu'il est celui qui a porté la croix du pontificat, écrivait récemment le quotidien *la Repubblica*.

Dans des temps politiques troublés, ce médiateur pourrait représenter un point d'équilibre entre les différents courants de l'Eglise. Une sorte de centriste, favorable à certaines ouvertures notamment sur le

célibat des prêtres mais opposé à la bénédiction des couples homosexuels. Les anti-progressistes, eux, considèrent qu'il s'inscrit trop dans la lignée de François et ses détracteurs stigmatisent son faible charisme. A l'entrée du conclave, la carte Parolin demeure néanmoins la plus forte. Au point d'avoir sus-

cité, il y a quelques jours, la rumeur selon laquelle il aurait eu un malaise et serait en mauvaise santé. La fausse information serait partie du site Catholicvote.org, animé par les conservateurs américains. Le Vatican a démenti officiellement et dans les termes les plus brefs : «Ce n'est pas vrai.»

ROBERT PREVOST TRAIT D'UNION D'AMÉRIQUE

Comment échapper à la meute médiatique qui cerne chacun des cardinaux sortant de l'enceinte du Vatican ? Robert Francis Prevost a trouvé une solution originale. Il se met au volant lui-même d'une petite 108 Peugeot pour rejoindre son domicile, situé pourtant à moins de 100 mètres de là, le siège de l'ordre des Augustiniens auquel il appartient. L'homme est discret, presque timide, selon ceux qui l'ont fréquenté. Et modeste : en tant que préfet (l'équivalent de ministre) du très puissant dicastère (l'équivalent d'un ministère) pour les évêques, il aurait pu, en effet, prétendre à un appartement de plusieurs centaines de mètres carrés que le Vatican réserve à ses très hauts responsables.

Peu connu en dehors des cercles de l'Eglise catholique, le cardinal Prevost est de ceux «qui cochen toutes les cases», selon la description d'un vaticaniste aguerri, pour succéder à François. C'est vrai que Prevost, âgé de 69 ans, a un parcours atypique et cosmopolite. Au fil des ans, il a acquis une expérience riche et très variée. Sa famille a des racines européennes : son père est français, catéchiste dans sa paroisse, et sa mère italienne. Lui est né à Chicago et a grandi aux Etats-Unis. Formé à l'université de Philadelphie en mathématiques et en philosophie, il a été ordonné prêtre en 1982 et soutenu une thèse en droit canonique (le droit interne à l'Eglise catholique), à l'Angelicum, l'université de l'ordre des Dominicains à Rome. S'il est de nationalité américaine, Pre-

vost a, au cours de sa carrière religieuse, séjourné au Pérou une vingtaine d'années durant. D'abord comme missionnaire puis comme évêque du diocèse pauvre de Chichay, nommé à ce poste en 2018 par François. En 2023, le pontife lui confie le très stratégique dicastère pour les évêques. Ancien responsable mondial de son ordre religieux, Prevost a donc aussi une expérience de la curie romaine. Et s'il se disait traditionnellement qu'il est impossible qu'un pape vienne des Etats-Unis, l'une des grandes puissances mondiales, son passeport, selon le quotidien *Il Messaggero*, pourrait ne pas être un obstacle. Par son parcours, le cardinal Prevost a en effet dressé un pont entre l'Amérique du Sud et l'Amérique du Nord. Prevost est un bergoglien, raisonnablement ouvert aux réformes. Concernant le diaconat féminin, il estimait il y a peu que l'heure n'était pas encore venue, sans l'exclure. Dans la lignée sociale de François, il a fréquenté assidûment au Pérou Gustavo Gutiérrez, le théoricien de la théologie de la libération. ▶

LIBÉ.FR

Reconnaissance de Taiwan, persécutions contre les chrétiens «clandestins», évêques nommés par Pékin... Malgré un accord historique en 2018, les relations entre le Vatican et la Chine restent compliquées après des décennies de discorde.

En Hongrie, la diplomatie d'Orbán au service du cardinal Péter Erdö

Aides aux chrétiens d'Orient, financement du Congrès eucharistique... Le Premier ministre national-populiste ne ménage aucun effort pour vendre son archevêque hongrois. Quitte à convoquer des offenses de... 1513.

Quel que la fumée blanche s'élevant au-dessus de la chapelle Sixtine annonce l'élection d'un pape hongrois est le voeu le plus cher de Viktor Orbán. Mais, contrairement à Emmanuel Macron dont les récents entretiens à Rome avec des cardinaux français et avec un mouvement catholique influent ont fait les choux gras de la presse conservatrice italienne – «Macron s'incruste dans le conclave», fulminait un quotidien transalpin avant un démenti cinglant de l'Elysée –, le Premier ministre hongrois mène une discrète diplomatie papale. Tissant sa toile cléricale avec la ferme intention d'accroître les chances de l'archevêque de Budapest, le cardinal Péter Erdö. Orbán, qui se décrit comme le chef d'un «gouvernement chrétien» prônant les «valeurs familiales», proposant de durcir les conditions d'accès à l'avortement ou s'en prenant aux communautés LGBT+, a délégué aux Eglises la gestion de 70% des institutions sociales du pays, orphelinats ou centres pour

enfants en difficulté, et verse de généreuses subventions aux deux Eglises historiques (catholique et protestante). Les écoles qui en dépendent se sont multipliées ces dernières années et reçoivent trois fois plus de subventions par élève que les écoles publiques. L'homme fort de Budapest a aussi une stratégie internationale. En 2019, son gouvernement a lancé un programme d'aide au développement («Hungary helps») déployé dans une cinquantaine de pays. But officiel ? «Soutenir les populations sur place et éviter qu'elles quittent leur pays», explique Orbán, farouchement opposé à l'accueil de migrants en Europe. Mais «Hungary helps» est en réalité beaucoup plus qu'un simple «antidote» à la migration. Géré par un «secrétariat d'Etat aux chrétiens persécutés», le programme a pour but essentiel de présenter la Hongrie comme le grand sauveur des minorités chrétiennes dans le monde.

«**Eloge**. Au Nigeria et au Burkina Faso, Budapest vient, par exemple, aider des familles fuyant les attaques des terroristes islamistes de Boko Haram, envoyant des missions médicales et finançant la recherche de puits. Au total, l'aide hongroise à ces deux pays a atteint 300 000 euros en 2024. En Irak, le secrétariat d'Etat pour les chrétiens persécutés – un poste créé par Orbán en 2016 après sa rencontre avec le pape François – soutient généreusement les chrétiens d'Orient et les femmes yézidis esclaves de l'Etat islamique, pour une somme

de 4 millions d'euros. En Ethiopie, il aide le clergé chrétien dans l'assistance aux femmes victimes de violences, et au Liban, finance la rénovation d'églises (3,2 millions d'euros). Chaque fois, les projets sont mis en œuvre en coopération avec le clergé local. «Le gouvernement Orbán ne se contente pas d'envoyer de l'argent ; il invite régulièrement les cardinaux de ces pays à Budapest», indique Zoltán Kiszelly, directeur du département d'analyse politique chez Századvég, un think-tank fondé par le parti d'Orbán. Conférences ou séminaires, toute occasion est bonne pour inviter, l'un après l'autre, les prélates d'Afrique et du Moyen-Orient. Ces dignitaires s'entretiennent alors avec le Premier ministre et avec le cardinal Erdö. Puis, lorsqu'ils se rendent ensuite au Vatican, «ils y font l'éloge de la Hongrie», ajoute Kiszelly. Et comme certains font partie des électeurs chargés de choisir le successeur de François à partir de ce mercredi, comme Louis Raphaël Sako, patriarche de Bagdad des Chaldéens, la boucle peut se boucler.

Orbán s'est lancé très tôt dans la course pour accroître les chances d'Erdö : il a réussi à faire organiser à Budapest le 52^e Congrès eucharistique international en 2021, en finançant l'événement à hauteur de 85 millions d'euros. Celui-ci a réuni des centaines d'évêques et de cardinaux du monde entier – une occasion en or pour Erdö de briller et de nouer des liens avec ses pairs. Un atout très précieux : le pape François a fortement renouvelé le collège des

cardinaux pendant les douze ans de son pontificat, et nombre d'entre eux n'ont jamais eu l'occasion de faire connaissance avec certains des *papabili* les plus en vue.

«*Viktor Orbán aspire à rayonner au-delà des frontières de la Hongrie, à être le pionnier du populisme dans le monde*, analyse István Zalatnay, pasteur de l'Eglise réformée et professeur à l'université protestante Gáspár-Károli. *L'élection d'un pape hongrois serait un trophée couronnant sa stratégie.*»

«**Nouvel ordre mondial**». Dans un discours prononcé lors du camp d'été 2024 de son parti, le Fidesz, Viktor Orbán citait un certain nombre de faux pas historiques dont son pays devait tirer des leçons. En 1513, rappelait-il, «la Hongrie a échoué à faire élire son candidat, Tamás Bakócz, comme pape». Face à Léon X, issu de la puissante famille des Médicis et élu à l'unanimité, le pauvre Bakócz ne faisait guère le poids, mais cette pensée n'a même pas effleuré Orbán : «Si nous avions réussi, cela nous aurait permis de participer à la mise en place d'un nouvel ordre mondial.»

Le paradoxe, c'est que les Hongrois prennent leurs distances avec la religion. Ils sont près de 100 000 à avoir récemment décidé de ne plus verser de dons aux deux principales Eglises, catholique et protestante. Et le nombre de fidèles est en chute libre : en 2022, les catholiques ne représentaient plus que 27% de la population, contre 39% en 2011. Ce recul brutal affecte aussi l'Eglise protestante. Selon le pasteur Zalatnay, certains Hongrois n'ont pas forcément perdu la foi, mais «ils désapprouvent la proximité des Eglises avec l'Etat ; c'est leur façon d'exprimer leur frustration».

FLORENCE LA BRUYÈRE
Correspondance à Budapest



Macron et Bayrou
à l'Elysée
le 31 mars. PHOTO
LUDOVIC MARIN. AFP

Macron et Bayrou champions de votation désynchronisée

En proposant de soumettre au référendum un plan de réduction des déficits, le Premier ministre s'est heurté au chef de l'Etat, gardien de cette prérogative. Ce dernier s'exprimera longuement mardi sur TF1.

Par JEAN-BAPTISTE DAOULAS et LAURE EQUY

Est-ce l'approche du vingtième anniversaire du vote des Français contre le traité constitutionnel européen, dernier référendum organisé en France, le 29 mai 2005? Ou la promesse présidentielle, faite aux électeurs le 31 décembre, «*de trancher certains sujets déterminants*», qui semblait s'être égarée? Voilà, en quelques jours, une éclosion de pistes de référendums. Voire une surenchère mal coordonnée entre Matignon et l'Elysée.

Calant dans la périlleuse ascension de son «*Himalaya budgétaire*», François Bayrou a lancé l'idée, dimanche dans *le JDD*, de soumettre au vote des Français un «*plan d'ensemble*» de réduction des déficits. Le Premier ministre reconnaît aussi qu'une telle initiative ne peut être prise que par le chef de l'Etat: «*Le gouvernement propose, le Président décide.*» Précision utile tant les rôles ont paru s'inverser. Emmanuel Macron, lui, avait annoncé vendredi 2 mai le lancement d'une convention citoyenne sur les rythmes scolaires, sujet éminemment gouvernemental. Le Président a, il est vrai, fait depuis 2022 de l'éducation son dada. Ces derniers mois en retrait de la scène politique intérieure après le fiasco de la dissolution, le chef de l'Etat s'autorise une incursion dans le salon des téléspectateurs: invité le soir du mardi 13 mai d'une émission spéciale de TF1 sur «*les défis de la France*», calée avant l'interview de Bayrou au *JDD*, il doit dialoguer avec des «*personnalités de la société civile*». A l'ancienne. «*Ce sera une émission très internationale. Grande focale et ultra zoom, mouline-t-on à l'Elysée. Il peut aussi y avoir des sujets très concernants.*» L'occasion, selon *les Echos* et *le Figaro*, de mettre sur orbite, non pas un mais probablement trois référendums, qui pourraient avoir lieu le même jour.

Façon pour Macron de rappeler à son Premier ministre qui, d'après l'article 11 de la Constitution, détient l'arme référendaire. Et, au passage, de lui donner une leçon de communication politique. François Bayrou s'est lancé sans filet. S'il cogite depuis au moins trois semaines sur la façon d'associer les Français au casse-tête de la dette, et en avait glissé un mot au Président, il l'aurait, selon certains proches, informé de son interview au *JDD* le samedi, juste avant publication. Mais il n'a pas pris soin de prévenir ses ministres ou les porte-parole de son camp qui auraient pu en assurer le service après-vente. A l'Elysée, en revanche, on a distillé l'annonce, alimentant quelques éditorialistes sur les questions pouvant faire l'objet d'une consultation. Pourquoi ne pas interroger les Français sur une vaste réorganisation territoriale? La piste du référendum sur les finances publiques voulu par Bayrou n'a, elle, manifestement pas les faveurs du Président. Encore raté pour le Premier ministre: en février, il avait déjà tenté d'entrouvrir la porte du référendum comme «*une issue*» en cas de «*blockage*» sur la réforme des retraites. Le chef de l'Etat l'avait alors contredit.

DÉLABREMENT DES COMPTES

«*Il faut qu'ils se parlent! Je propose que l'on rétablisse une ligne téléphonique entre l'Elysée et Matignon*», ironise le député du groupe écologiste Benjamin Lucas-Lundy. «*On a l'impression qu'ils jouent au tennis et se lancent la balle, on ressort avec le sentiment d'être baladés. S'ils pouvaient se voir de temps en temps...*», a renchéri mardi la patronne des députés RN, Marine Le Pen. Le duo exécutif devait se retrouver mardi soir pour son tête-à-tête hebdomadaire.

Face à la perplexité générale, le Premier ministre a essayé, plus tôt dans la journée, de réexpliquer son projet aux chefs des groupes parlementaires de son camp, réunis à Matignon pour le petit-déjeuner. «*Comment faire*

entrer l'idée des finances publiques dans l'esprit des Français? C'est une question qu'aucun gouvernement ne pourra échapper à l'avenir», a-t-il prévenu, plaident pour «un débat national d'ampleur». Soucieux de dessiller l'opinion sur le délabrement des comptes publics, Bayrou avait dramatisé la situation lors d'un «comité d'alerte», le 15 avril, sans prescrire depuis la moindre solution pour ramener le déficit public de 5,4% du PIB espérés cette année à 4,6% en 2026. D'où l'agacement des parlementaires, y compris macronistes. «*Bayrou paie, dans l'opinion, le sentiment d'inaction, d'immobilisme au moment où les défis sont immenses. Tout ça est très confus mais c'est fidèle à ce que l'on ressent du gouvernement*», assène un député Renaissance. Un autre reconnaît que le Premier ministre «met le doigt sur une réalité: personne ne veut faire l'effort. Mais il risque de nous braquer. Voter le budget est le cœur de l'acte parlementaire. C'est très vexant».

AVEU DE FAIBLESSE

A l'Assemblée nationale, le ministre des Relations avec le parlement, le fidèle bayrouiste Patrick Mignola, a tenté mardi matin de rassurer les patrons de groupes en leur garantissant que le gouvernement n'était pas devenu une bande de «constitutionnalistes créatifs». «C'est bien le parlement qui votera le budget. Ceux qui prétendent qu'on veut le contourner n'y croient pas une seconde», affirme-t-il à Libération. Si le projet de loi de finances pour 2026 ne peut être soumis à référendum, le Premier ministre explore plusieurs pistes, comme un projet de loi organique sur le retour à l'équilibre budgétaire ou encore une loi de programmation qui porterait «sur la production, la manière dont on accroît la richesse», explique Mignola, ainsi que sur les

L'impopularité record du Premier ministre, à seulement 17% de bonnes opinions, épargne Macron, dont la cote est remontée à 26% selon Elabe.

objectifs en matière de réduction des déficits. «Si on présente le budget nécessaire de but en blanc, on est sûrs de prendre la porte de sortie», à savoir l'adoption d'une motion de censure à l'automne, poursuit le ministre: «Quitte à prendre notre risque, autant faire ce travail de transparence avec les Français.» L'initiative prise par le centriste tient donc aussi de l'aveu de faiblesse : faire adopter un budget de rigueur, même via l'article 49.3, lui semble impossible. «François Bayrou est dans une impasse, analyse son ami l'ancien député Modem Jean-Louis Bourlanges. Il dépend des socialistes, qui ne sont absolument pas prêts à cautionner une politique de réduction des dépenses publiques. La droite refuse une augmentation des impôts, que François Bayrou ne souhaite pas non plus. Il sait qu'il ne peut pas obtenir un vote du parlement sur son budget et compte donc mettre les Français face à leurs responsabilités.» A l'Elysée, les «off» assassins distillés par Macron et ses proches sur les prédécesseurs de Bayrou à Matignon ont laissé la place à une aimable circonspection. «On attend de voir le plan, on est très scolaires», répond un proche du Président à l'idée d'un référendum sur les

finances publiques, s'excusant presque de ne pouvoir en dire plus: «On nous demande une dégustation à l'aveugle!» Le chef de l'Etat laisse son Premier ministre se dépeindre avec son budget impossible. «C'est: occupe-toi du bouzin, et moi de l'international», résume un de ses interlocuteurs réguliers. L'impopularité record du Premier ministre, à seulement 17% de bonnes opinions selon Elabe, épargne Macron, dont la cote est remontée à 26%. Pourquoi enrayer une embellie dopée par les grandes crises internationales en plongeant les mains dans le budget ? «Il y a d'un côté le Président qui préside, qui a un lien avec les Français et, de l'autre, l'agenda parlementaire, la vie partisane, les congrès», distingue-t-on à l'Elysée. Le Président trace donc sa route et programme son intervention sur TF1 le 13 mai sans se soucier d'une collision avec le grand oral de Bayrou sur Notre-Dame de Bétharram, convoqué par une commission d'enquête le lendemain à l'Assemblée.

JOIE MAUVAISE

Au-dessus de la mêlée, quand ça l'arrange. Macron a le chic pour compliquer les équations politiques et financières de Bayrou. Face au désengagement des Etats-Unis en Ukraine, il multiplie les réunions à l'Elysée avec les ministres concernés pour financer le réarmement du pays. A lui les annonces martiales dans son allocution du 5 mars. A Bayrou et son gouvernement la tâche de les financer. Le chef de l'Etat se promène sur son «domaine réservé élargi», selon la formule théorisée à l'Elysée, en semant les factures derrière lui. Lundi, il promettait 100 millions d'euros supplémentaires pour accueillir les chercheurs étrangers, à prélever sur le programme d'investissement public France 2030. L'inten-

dance suivra. Et quand Bayrou ou son ministre de l'Economie, Eric Lombard, esquisseront un pas vers une taxation accrue des richesses, ils sont vite rappelés à l'ordre par les députés proches de l'Elysée. «Le Président de la République est pour les économies en général et pour les dépenses en particulier», résume Jean-Louis Bourlanges. Et que Bayrou n'aille pas se plaindre du manque d'aide de l'Elysée! «C'est lui qui a forcé la main du Président pour être nommé Premier ministre en décembre, en expliquant que lui saurait faire!», rappelle un député Renaissance avec un brin de joie mauvaise. Les rangs macronistes bruissent déjà d'une accession de Sébastien Lecornu à Matignon en cas de censure du centriste. C'est lui que le chef de l'Etat avait choisi avant de céder in extremis à Bayrou. «Emmanuel Macron n'a toujours pas digéré cette nomination imposée en décembre, mais il est assez lucide pour voir qu'il ne peut pas faire n'importe quoi et qu'une crise rejallisera sur lui, veut croire un ancien député Renaissance. Aucun des deux ne peut dormir tranquille.»

Dans cette guerre larvée, le Palois aligne les manœuvres défensives. La carte du référendum budgétaire, qui ne peut être actionnée sans l'accord de l'Elysée, est une tentative de partage de responsabilité avec le Président. Un rappel que lui aussi serait mis en danger par une crise politique à l'automne. Au cas où, le Premier ministre écrit préventivement le récit flatteur d'un échec. «Je ne pense pas qu'il sortira à cause de ça, mais ça lui permettra de dire: "J'avais souhaité mettre tout le monde face à ses responsabilités"», esquisse un proche de Bayrou. «C'est une hypothèse, observe le rapporteur du budget (Liot) Charles de Courson. Tout cela crée une ambiance de grand désordre.» ◀



Région
Île-de-France

«La ville vivante»
3^e édition
7 mai au
13 juillet 2025
à Versailles
bap-idf.com

VERSAILLES

INSTITUT
RÉGION
Île-de-France
Réseau
nature
Fondation
pour la
culture
française
Métropole
Grand Paris
CHÂTEAU DE VERSAILLES
LOUVRE
SUEZ

PARTENAIRES MÉDIA

ARCHISTORM *Emporte Paris* Le Parisien LE FIGAROTV marie claire



Le 24 avril à Peyrilhac, en Haute-Vienne.



L'exploitation que souhaite reprendre T'Rhéa compte à ce jour 840 places.



Emmanuel Evrard vit à

Projet de ferme géante en Haute-Vienne

«Je serai à côté d'une usine»

La préfecture statuera dans les prochains jours sur le sort d'un futur centre d'engraissement de 2 000 bovins à Peyrilhac, où l'hostilité croît entre les habitants et l'exploitant. Une situation révélatrice des tensions autour de l'avenir du secteur agricole.

Par **PAULINE MOULLOT**

Envoyée spéciale à Peyrilhac (Haute-Vienne)

Photos **CÉLINE LEVAIN**.

MIRAGE COLLECTIF

Infographie **ALICE CLAIR**

«**V**ous trouvez que ça pue ? C'est bruyant ?» interroge, sarcastique, Emmanuel Thomas, le propriétaire des lieux. En apparence, tout est calme. L'odeur de fumier, commune dans les cours de fermes, n'est pas plus forte qu'ailleurs. On entend quelques vaches qui meuglent et tapent contre les barrières. Même si les choses semblent calmes ce jour d'avril, les riverains, eux, enragent. «Il y a quinze jours, c'était plein à craquer. Des camions sont venus depuis et ont tout vidé», dénonce Emmanuel Evrard. «Il a nettoyé à fond», ajoute Frédéric Aujoux. «Quand le vent vient du nord, on ne peut pas sortir», soupire Laurence Merigout. A Peyrilhac (Haute-Vienne), à une trentaine de minutes au nord de Limoges, l'ambiance est à couteaux tirés depuis que les habitants ont appris, il y a un peu plus d'un an, que leur voisin comptait céder son exploitation à T'Rhéa, la filiale d'un groupe d'agroalimentaire prévoyant d'engraisser en bâtiment plus de 3 000 bovins. Un chiffre revu à la baisse après un avis défavorable d'une première enquête publique, pour arriver à 2 120 et répondre aux critiques sur les risques de pollution. Ce qui en ferait une des trois plus grosses structures de la région Nouvelle-Aquitaine, selon l'association Terres de liens, qui lutte pour l'installation d'agriculteurs et le maintien du foncier et prend part à la fronde locale. A la suite du dépôt d'un nouveau dossier et d'une seconde enquête menée en début d'an-



quelques mètres du projet.

née, qui s'est cette fois prononcée en faveur du projet, le préfet de la Haute-Vienne a jusqu'au 24 mai pour statuer. Il devrait donner sa décision d'ici quelques jours.

En 2008, Emmanuel Thomas, 62 ans, s'est installé sur quelques dizaines d'hectares pour élever au pâturage des vaches limousines. Il s'est agrandi au fil des ans, pour arriver jusqu'à 600 hectares, et a fait construire sur le site de Chavaignac, à Peyrilhac, d'abord six bâtiments dotés de panneaux photovoltaïques, puis quatre autres – et dispose d'un permis de construire pour un onzième. Le premier bâtiment est à moins de 80 mètres de l'habitation d'Emmanuel Evrard, son plus proche voisin. Une vingtaine de maisons ont vu, de plus ou moins loin, sur l'exploitation entourée de champs de colza jaune pétant.

«LES NUISANCES ONT AUGMENTÉ»

Aujourd'hui, il y stocke de la paille et loge déjà des bovins. Son site sert de centre de quarantaine à des animaux en transit pour d'autres exploitations françaises, où ils seront engrangés ou exportés en Italie ou dans des pays du Maghreb. D'où les nuisances dont se plaignent déjà les riverains. «On a laissé faire. Quand il y avait 200 vaches, ce n'était pas gênant. On est à la campagne, c'est normal», raconte Pascal Boulesteix, un voisin. Progressivement, selon les habitants, le nombre d'animaux s'est accru, accompagné du ballet incessant des camions transportant aliments ou bétail, des beuglements des veaux séparés de leurs mères et des odeurs de fumier.

L'exploitant dispose officiellement de 840 places en plus de son premier cheptel au pré. Alors, avec deux fois et demi plus de bovins dans les bâtiments demain, les voisins crai-

gnent que la situation ne devienne invivable. «J'habitais à côté d'une exploitation agricole, demain je serai à côté d'une usine», se lamente Marie. «Les nuisances ont augmenté il y a un an, quand on s'est positionnés contre le projet», rembourent les riverains, qui y voient des réprésailles à leur mobilisation.

«Il y aura moins de transports d'animaux avec T'Rhêa. Aujourd'hui, on a une rotation tous les trente jours. Demain, ils resteront plus de deux cents jours, donc le flux des camions sera moindre», promet Emmanuel Thomas. Qui peste contre les «pleureuses de village [qui] ne connaissent rien à l'agriculture». Les deux tiers des animaux qui seront élevés sur le site seront de type «jeunes bovins», c'est-à-dire des bœufs (mâles ou femelles) abattus entre 1 et 2 ans, après un engrangement qui se fait principalement en bâtiment. Au total, 3900 animaux seront produits par an et 75 partiront à l'abattoir chaque semaine, selon l'enquête publique.

«IMAGES D'ÉPINAL»

Si certains habitants estiment que le groupe gérera mieux que le propriétaire actuel, d'autres ne sont pas convaincus. Car il faudra bien faire venir des camions d'aliments pour nourrir les animaux à l'engraissement (seul le foin sera produit sur place, pas les céréales ni les protéines végétales nécessaires à leur alimentation) et transporter le fumier (plus de 9800 tonnes par an) issu de leurs déjections pour aller l'épandre sur les terres alentour ou l'envoyer dans le méthaniseur d'une exploitation voisine, encore en projet, 50 kilomètres plus loin. Ils redoutent, également, qu'une fois l'autorisation accordée pour 2120 bovins, les porteurs de projets augmentent finalement le nombre d'animaux.

«Ils ont réduit pour répondre aux critiques du premier commissaire enquêteur, mais tout reste dimensionné pour en loger 3000: les bâtiments, la réserve d'eau pour les abreuver...» argue Vincent Laroche, administrateur bénévole de Terres de liens Limousin.

Même si les opposants disent ne pas en vouloir personnellement à Emmanuel Thomas mais au projet du groupe agroalimentaire, la confiance est rompue avec l'exploitant actuel. «On ne croit pas à ce qui est écrit dans le dossier; il n'a jamais rien respecté», dénonce Robert Patapy, ancien agriculteur né à Peyrilhac, au diapason de ses voisines attablées autour de lui. Les habitants n'ont jamais vu les haies qui étaient censées être plantées autour des bâtiments selon les permis de construire.

Ceux-ci, d'ailleurs, étaient d'abord prévus pour du seul stockage et non pour héberger des animaux, mais le code de l'urbanisme permet d'en changer l'usage, du moment que la destination reste agricole. En outre, l'exploitant actuel, qui a d'abord annoncé qu'il céderait pour partir à la retraite, est désormais présenté comme «associé» pour «sécuriser la détention du foncier», selon l'enquête publique. Une manœuvre, selon les opposants, pour pouvoir faire passer le projet. Au-delà des querelles de voisinage, ce sont deux visions du modèle agricole et de la souveraineté alimentaire qui s'opposent. L'agriculture, aujourd'hui, est à un moment pivot entre intensification des pratiques et virage nécessaire vers l'agroécologie. Peyrilhac symbolise cette période charnière. Si certains déplorent l'élevage en bâtiment de bêtes qui ne voient pas l'ombre d'un pâturage, c'est l'impact sur l'environnement d'une structure d'une telle taille qui interroge et, surtout, sa reprise par une entreprise et non un (ou plusieurs) agriculteur. La transformation d'une «ferme en firme», selon l'expression.

T'Rhêa est une filiale du groupe Carnivor, basé à Toulon et qui, depuis sa création en 1994, a fait son beurre sur la commercialisation de viande discount. Premier paradoxe, selon Terre de liens: alors qu'elle base l'argumentaire de son projet sur l'implantation en France d'une filière habituellement exportée (les jeunes bovins sont majoritairement envoyés en Italie ou en Grèce pour y être engrangés car leur chair rosée

est peu consommée par les Français, qui la trouvent fade), ses supermarchés commercialisent régulièrement de la viande importée.

Pour Emmanuel Thomas, ce projet représente pourtant l'avenir de l'agriculture. «On ne peut pas produire avec des images d'Epinal. C'est très difficile de s'en sortir aujourd'hui, les petites fermes vont disparaître», explique-t-il en nous emmenant sur des exploitations agricoles qui, faute de repreneur, sont devenues des friches. «On travaille déjà quinze heures par jour et sept jours sur sept. Vous voulez qu'on revienne cinquante ans en arrière [dans la manière de produire], mais il faudrait déjà que les paysans vivent bien», s'agace l'agriculteur, en résonance avec des griefs entendus pendant le mouvement de colère agricole qui a agité l'Hexagone en 2024. Le projet, d'ailleurs, est soutenu par la chambre d'agriculture du département, tenue par le syndicat Coordination rurale. Surtout,

l'éleveur vante le projet «local» de l'entreprise. «Ils vont racheter des veaux à des agriculteurs locaux, les éléver localement, les abattre ici et commercialiser [la viande] en France», souligne l'agriculteur.

Un schéma vertueux auquel les opposants ne croient pas, puisque 60 % des jeunes bovins élevés et abattus dans l'Hexagone finissent, eux aussi, par être exportés. «Dans un premier temps, une partie sera destinée à la Grèce et l'Italie, mais au vu de la décapitalisation [la baisse du cheptel, ndlr], on va réintégrer le marché français», promet malgré tout Pascal Nowak, chargé de développement pour T'Rhêa. Selon l'Institut de l'élevage, le nombre de vaches françaises a baissé de 10 % en cinq ans, entre 2018 et 2023. Parallèlement, les importations de viande bovine, qui avaient chuté lors du Covid, ont retrouvé le niveau de 2019, malgré une baisse de la consommation. Le but de la manœuvre pour T'Rhêa: «Préserver [son] outil de production.» Après avoir acquis des abattoirs, l'entreprise de commercialisation de viande à laquelle elle appartient veut maîtriser l'amont de la production bovine, c'est-à-dire l'élevage. «Au regard de la pyramide des âges et de la décapitalisation, ce n'est pas une vague mais un tsunami qui nous attend. Un projet comme Chavaignac, cela permettra de garantir 20 % de nos besoins», assure le porteur de projet.

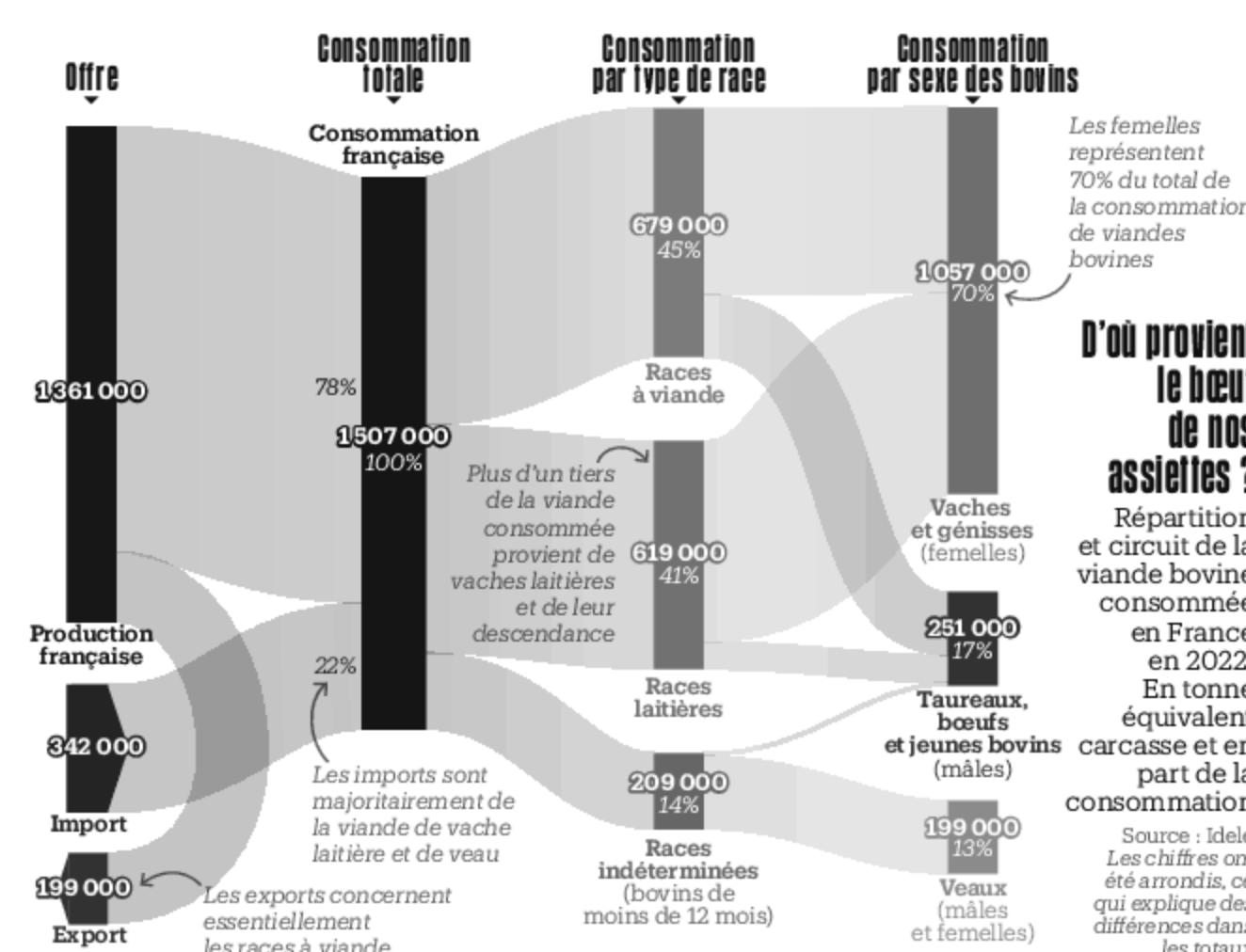
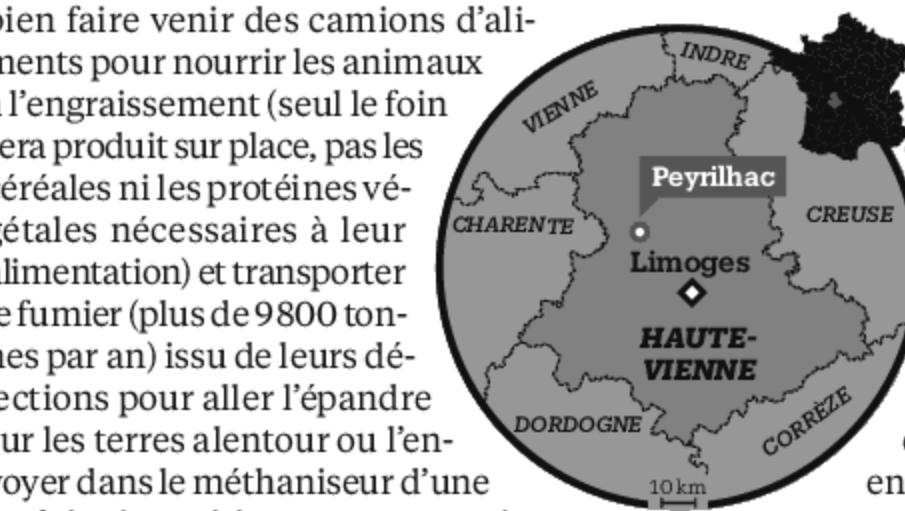
«NOTRE COMBAT EST POLITIQUE»

Qu'une entreprise se substitue au travail des agriculteurs, c'est ce qui déplaît à la FDSEA locale. Son représentant, Pascal Germond, comprend l'argumentaire sur la relocalisation de la production mais «pas avec le modèle qu'ils préconisent». Et de préciser: «On veut de l'engraissement en France, mais porté par des agriculteurs. Ce sont ces entreprises qui nous ont payé une misère pendant des années, et maintenant elles prennent des terres sur lesquelles des jeunes pourraient s'installer.»

Le syndicat rejoint la Confédération paysanne. «Ce n'est pas sain qu'une production agricole échappe au monde agricole, déplore Hugo Bourdin, membre du comité départemental du syndicat. Notre combat est politique: qu'est-ce qu'on veut pour notre territoire? Pour que nos campagnes restent attrayantes, il faut des petites fermes.»

Surtout, les opposants craignent que le projet de Chavaignac ne soit que l'amorce d'une reprise des terres locales par l'entreprise, «que la présence de T'Rhêa empêche des installations puisqu'ils ont des moyens démesurés par rapport à des jeunes», alerte le représentant de la Confédération paysanne. Ainsi, selon le rapport d'enquête publique, le porteur de projet voit dans les départs en retraite des agriculteurs locaux «des opportunités concrètes pour accroître son foncier». Alors que le nombre d'agriculteurs ne fait que diminuer et que les fermes françaises deviennent de plus en plus grosses, leur reprise devient quasiment impossible. «En fonction des aménagements réalisés, le projet se situera entre 5 et 7 millions d'euros», indique aussi Pascal Nowak. Rien que le rachat des bâtiments auprès d'Emmanuel Thomas est estimé à 2,9 millions d'euros.

Le maire Claude Compain (divers gauche), lui, préfère ne pas prendre position. Son conseil municipal, comme celui des trois autres communes concernées, a pourtant voté contre le projet d'engraissement. «Evidemment que ce n'est pas le type d'élevage qu'on souhaite et qu'on préférerait des petites fermes, mais il aurait fallu se poser la question il y a trente ou quarante ans», avant que les agriculteurs et, surtout les éleveurs bovins, commencent à disparaître, explique-t-il, fataliste. Les opposants eux, ont déjà annoncé leur intention de déposer des recours en justice si le projet est autorisé. ◀



Affaire Kamel Daoud

Le «vol d'histoire», la géopolitique et l'amitié brisée

Similitudes, témoignages, SMS... «Libé» a pu consulter l'assignation déposée en France par Saâda Arbane, la femme qui accuse le dernier Goncourt d'avoir «pillé» sa vie pour écrire «Houris», sur fond de crise entre Paris et Alger. Une première audience se tient ce mercredi.

ENQUÊTE

Par
GUILLAUME GENDRON

Printemps 2013. Une affaire judiciaire-littéraire enflamme Saint-Germain-des-Prés. Christine Angot, chanteuse de l'autofiction, est poursuivie pour «atteinte à la vie privée» de l'ex-compagne de son conjoint, dont elle a fait la matière de deux de ses livres. Les magistrats de la 17^e chambre soupèsent alors deux épineux concepts. D'un côté, le droit au respect de la vie privée (article 9 du code civil) et, de l'autre, celui à la liberté de création. Puis, ils tranchent : Angot doit verser 40 000 euros à la requérante. En livrant les détails les plus intimes de la vie de cette anonyme pour en faire une «peinture manichéenne», allant jusqu'à piocher dans les verbatims d'une enquête sociale sur sa situation familiale, la romancière a abusé de ses pouvoirs de démiurge littéraire. L'invocation de l'apocryphe citation de Flaubert (*«Madame Bovary, c'est moi!»*) ou le changement du prénom de l'intéressée n'ont pas tenu face à la masse des similitudes.

CHRONOLOGIE QUI INTERROGE

Cette décision, rarissime, a été arrachée par l'avocat William Bourdon. Cette figure du barreau parisien porte désormais, avec sa collaboratrice Lily Ravon, un dossier à la fois similaire et bien plus explosif, visant le fraîchement concourisé Kamel Daoud et son éditeur, Gallimard. L'écrivain d'Oran, naturalisé français, est, depuis la remise de son prix à l'automne, accusé par une rescapée de la guerre civile algérienne de lui avoir «volé son histoire» pour composer son roman *Houris*. Et ce, assure-t-elle, malgré ses refus répétés de faire de son martyre la fable édifiante sur la «décennie noire» (1992-2002) que Daoud en a tirée. D'autant plus que, comme l'héroïne d'Angot, cette jeune femme de 31 ans, nom-

mée Saâda Arbane, gravite depuis plusieurs années dans le cercle intime de l'auteur en tant que patiente de son épouse psychiatre, avec qui elle avait noué une amitié bien au-delà des murs de son cabinet.

En amont d'une première audience de procédure, ce mercredi, *Libération* a pu consulter la roborative assignation déposée en février devant le tribunal judiciaire de Paris par M^e Bourdon et M^e Ravon. Fort d'une soixantaine de pièces, dont un tableau listant les près de 150 pages (sur les 400 du roman) qui contiendraient de troublantes similitudes entre la vie de Saâda Arbane et celle d'*«Aube»* (le personnage de Daoud), ainsi que des témoignages de proches et des échanges de SMS entre la requérante et sa psy, le dossier entend établir que les confidences, longtemps refoulées, de Saâda Arbane au cœur du livre (le massacre de sa famille à l'âge de 6 ans ; l'égorgement qui l'a scarifiée ; sa tentative d'avortement possible de prison en Algérie...) ont été livrées dans un cadre strictement thérapeutique. Et n'avaient donc pas, selon ses conseils, vocation à se retrouver sous les yeux de centaines de milliers de lecteurs.

Cette affaire est, évidemment, bien plus qu'une «Angot bis». Ne serait-ce que par la stature d'icône dissidente de Kamel Daoud, cible de longue date des caciques algériens comme des islamistes, et pourfendeur du tabou de la guerre civile algérienne. Si les conseils de Saâda Arbane veulent circonscrire le dossier au terrain déjà mouvant de l'atteinte à la vie privée, ils devront ferrailier, en plus de ce lourd arrière-plan, avec un contexte géopolitique empoisonné et une chronologie qui interroge. Alors que les relations entre Paris et Alger sont à leur nadir, le régime ne prend désormais plus de gants pour s'attaquer aux voix discordantes, à l'instar de l'écrivain franco-algérien Boualem Sansal, emprisonné depuis bientôt six mois.

Et si l'avocate de Kamel Daoud, Jacqueline Laffont-Haïk, assure à *Libération* que l'auteur «conteste fermement toute atteinte à la vie privée et démontrera point par point l'absence de tout fondement des allégations contenues dans l'assignation», c'est pour mieux souligner que celles-ci sont «relayées dans un contexte politique inquiétant qui ne pourra être éludé».

ORPHELINE MUTILÉE

C'est d'ailleurs sur ce front que l'écrivain semble désormais axer sa défense. A l'occasion d'un entretien au *Figaro* début avril, il établissait même un parallèle entre cette procédure parisienne et l'embastillement de son «frère de plume» Boualem Sansal : «Alger peut déposer plainte contre Kamel Daoud en France ; la France ne peut même pas envoyer son avocat à Alger [pour représenter Sansal, ndlr].» Argumentaire qui fait bondir M^e Bourdon et M^e Ravon, qui ont déposé au nom de Saâda Arbane une citation en diffamation contre l'écrivain : «Non content d'avoir pillé l'intimité de la vie privée de notre cliente après avoir acquis sa confiance par le truchement de son épouse, Kamel Daoud porte un nouveau coup à la dignité de cette femme libre et indépendante en la désignant comme le prête-nom des autorités algériennes, avec la complaisance insensée de la majorité des médias français.» Lundi, Kamel Daoud a réservé sa réaction au *Point*, estimant que «le pouvoir algérien démultiplie les plaintes en France» ce qui «confirme», selon lui, ses propos. L'audience, sur cette question, est prévue pour le 13 juin.

On pourrait s'arrêter là, regarder à distance l'affaire Daoud comme une boule puante de plus, et réduire Saâda Arbane à un pantin plus ou moins consentant d'une gérontocratie cynique – n'est-elle pas, notent les défenseurs de Daoud, la fille adoptive d'une ancienne ministre de la Santé ? Mais ce serait négliger le profond traumatisme de cette



L'écrivain Kamel Daoud et son éditeur



Saâda Arbane à Alger, en novembre 2024.

jeune femme prise en état, et le caractère indéniablement unique de son récit – ce dernier point, capital, est attesté en procédure par des comptes rendus médicaux, là où Daoud assure qu'elle n'est qu'une victime parmi tant d'autres. C'est aussi, à en croire les témoignages présentés (1) et la correspondance entre Saâda Arbane et la compagne de l'auteur, l'histoire d'une amitié brisée, voire trahie.



Antoine Gallimard, à Paris, en décembre. PHOTO DENIS ALLARD



PHOTO AFP

En 2015, Saâda Arbane, toujours hantée par l'attentat qui fit d'elle une orpheline mutilée, se voit recommandée par une personne de son cercle familial une praticienne oranaise, Aïcha D. (qui ne porte pas le même nom que son célèbre compagnon). En confiance, Saâda Arbane finit par se livrer, et noue une proximité dépassant les conventions de la relation patient-médecin, faite «d'après-midi piscine»

avec leurs petits garçons devenus amis, de photos enlacées, de «grandes bises» et autres émojis d'effusions envoyés par SMS. En 2021, Saâda Arbane raconte à son entourage que Kamel Daoud et son épouse lui ont proposé de «faire de [son] histoire un livre» – ce à quoi elle aurait répondu qu'elle était «fermement opposée», tout comme sa famille. Aïcha D., la même année, pose la question à Zahia Mentouri, sa

mère adoptive, qui aurait balayé l'offre : «C'est l'*histoire de Saâda*, c'est à elle de décider.» *Houris*, publié le 15 août 2024, est un titre phare de la rentrée littéraire. Il n'est pas édité en Algérie, tombant sous le coup d'une loi qui contrôle strictement la teneur des récits autour de la «décennie noire». Kamel Daoud répond à une journaliste du *Nouvel Obs* : la trame de *Houris* est-elle inspirée d'une «femme réelle»? «Oui, j'ai connu une femme avec une canule [...] Elle est la métaphorisation réelle de cette histoire qui ne peut être racontée alors qu'elle a été subie».

«TROP LOURD À LIRE»

Le 22 septembre, Saâda Arbane transfère à Aïcha D. la capture d'écran d'une conversation avec une amie parisienne, au sujet d'un «écrivain qui a sorti un livre, et l'*histoire ressemble à ta vie* [émoji terrifié]». Aïcha D. répond : «Il vient de sortir son livre, je te ramène un exemplaire justement si tu le veux [...] Ça évoque l'*histoire des femmes pendant le terrorisme*. Et l'héroïne porte un bébé fille qu'elle appelle "ma Houri" dont l'*histoire ressemble un peu à la tienne*.» Une semaine plus tard, Saâda Arbane, alertée par une autre «dame» sur le contenu du livre, relance sa psy, qui tente de la rassurer : «Les écrits de Kamel suscitent généralement beaucoup de réactions. Certaines personnes lui disent la même chose sur d'autres personnages. [...] J'espère que cette histoire ne te perturbe pas trop.»

Le 26 octobre, Saâda Arbane et Aïcha D. se revoient à Oran. L'épouse de Kamel Daoud lui ramène des filtres respiratoires de France et le roman dédicacé («Notre pays a souvent été sauvé par des femmes courageuses. Tu en fais partie. Avec mon admiration.») Et lui glisse au passage, d'après le récit d'un témoin, qu'il s'agit d'un livre «trop lourd à lire». Quelques jours plus tard, alors qu'Aïcha D. vient récupérer son fils venu passer la nuit chez son amie, Saâda Arbane évoque à nouveau les appels de proches lui demandant «combien elle a touché». Toujours selon son entourage, Aïcha D. lui demande si «Kamel» peut transmettre son numéro à un réalisateur, afin qu'elle soit associée à une éventuelle adaptation cinématographique, lui faisant miroiter assez d'argent pour se payer un appartement en Espagne, où son mari a des attaches. A partir de là, la jeune femme et son époux ont des «soupçons» : il est temps «de lire ce fameux livre».

Dès l'incipit, où la longueur de sa cicatrice sur la gorge est évoquée, exacte au centimètre près, les similitudes sautent aux yeux de la jeune femme, qui surligne chaque passage. Saâda Arbane est née fin 1993, vit à Oran, est mariée à un algéro-espagnol, possède un salon de coiffure, pratique l'équitation à bon niveau. Dans *Houris*, Aube, née en 1994, vit à Oran avec un homme qui souhaite déménager en Espagne, possède un salon de beauté en guerre avec la mosquée voisine et se passionne pour les chevaux.

Les parents biologiques de Saâda Arbane étaient bergers, assassinés, dans la nuit du 26 juillet 2000, avec ses cinq frères et sœurs. Egorgée, elle est la seule survivante, sauve par une pédiatre, Zahia Mentouri, qui l'adoptera ensuite, et la fait soigner à Paris où elle subit une trachéotomie et la pose d'une canule. Sous la plume de Daoud, les parents d'Aube sont éleveurs de moutons, eux aussi massacrés par les islamistes. Aube contemple l'agonie de sa sœur, puis est adoptée par une célèbre avocate. Le père adoptif de Saâda Arbane est professeur d'histoire ; celui d'Aube publie des manuels scolaires. Les deux mères adoptives – celle d'Arbane et sa version «fictionnée» – ne célèbrent pas l'Aïd, ayant en horreur l'égorgement des moutons. Dans la cour de récréation, les enfants surnomment la rescapée «Donald», à cause de sa drôle de voix. Aube, dans *Houris*, évoque Donald

Duck, qui «avait la même langue que moi». Adulte, Saâda Arbane se fait encrer la peau, à rebours du dogme musulman. Aube a sept tatouages, qui l'environt en enfer selon l'imam local. La jeune oranaise, comme son double romanté, tombe enceinte (à 23 ans, Aube à 26), et songe à avorter, avant de renoncer. Elle rêve d'une révolutionnaire greffe de larynx pour retrouver sa voix grâce à un chirurgien français, lequel atteste dans la procédure de l'unicité du cas Arbane ; son alter ego de papier, elle, espère se faire opérer en Belgique. Saâda Arbane cache sa canule derrière des foulards et des parfums, Aube aussi. Sur certains détails – comme le nom de son lycée ou celui d'un légiste – il n'y a aucun décalage entre réalité et fiction. Selon ses proches, ces parallèles constants au fil de la lecture ravivent ses traumatismes, la privent de sommeil et lui font perdre l'appétit, «trahie, humiliée [et] insultée» de retrouver sur page «des secrets confiés à sa psychiatre». Pour ses avocats, il s'agit là d'un «pillage, d'une intensité plus systématique encore que dans l'affaire Angot, avec, en prime, la mauvaise foi inouïe de Kamel Daoud qui est passé outre, par trois fois, le refus de notre cliente de voir son intimité ainsi exposée [en 2021 et 2024], à travers la proposition, restée lettre morte, de s'associer au projet d'adaptation].»

«AUCUN POINT COMMUN»

Le 4 novembre 2024, Kamel Daoud reçoit le prix Goncourt. Dix jours plus tard, Saâda Arbane apparaît à la télé algérienne, flanquée d'une fantasque avocate réputée proche du régime. Une plainte pénale pour violation du secret médical et recel de ce dernier est déposée à Alger. Dans un communiqué, Antoine Gallimard dénonce «de violentes campagnes diffamatoires orchestrées par certains médias proches d'un régime dont nul n'ignore la nature». Le lendemain, Boualem Sansal est arrêté à l'aéroport d'Alger. Coïncidence troublante ou conflagration malheureuse? «Saâda Arbane est une jeune femme déconnectée de l'actualité française, répondent M^e Bourdon et M^e Ravon. Ça a été un lourd processus pour elle de prendre la mesure de ce qui s'est passé, et de passer outre la sidération. Ce délai de quelques mois entre le processus judiciaire et la sortie du livre n'a rien de choquant.»

D'abord silencieux, Kamel Daoud «répond aux calomnies» en décembre dans *le Point*. «A part la blessure apparente, il n'y a aucun point commun entre la tragédie insoutenable de cette femme et le personnage Aube. *Houris* est une fiction, pas une biographie.» Sur France Inter, il assure n'avoir «aucun rapport avec le travail de [sa] femme». Laquelle ne serait attaquée sur sa déontologie que dans le seul but de l'atteindre, s'indigne-t-il alors auprès de Libé. Surtout, l'auteur répète que l'histoire de Saâda Arbane est connue de «tout le monde en Algérie et surtout à Oran, c'est une histoire publique». L'entourage de Saâda Arbane, assure, à l'inverse, que même en famille, «nous ne parlons jamais de ça». La seule trace de la tragédie se résume à un entretien accordé par Zahia Mentouri à un média néerlandais, évoquée en six lignes pudiques.

Désormais, Kamel Daoud, à qui Saâda Arbane réclame 200 000 euros de préjudice et l'insert, en cas de condamnation, d'un encart dans les futures rééditions du roman, réserve ses arguments aux juges. A l'instar de son éditeur, Gallimard, qui n'a pas souhaité commenter la «simple audience de procédure» du 7 mai. Mais publiera jeudi – terrible hasard du calendrier – un pamphlet de Daoud. Le titre? *Il faut parfois trahir*. ♦

(1) A la demande des avocats de Saâda Arbane, les témoignages des proches et experts ne sont pas attribués nommément, pour protéger leur identité et éviter les pressions.



Bâtiment imprimé en 3D

«On gagne trois mois sur un chantier classique»



Dans la Marne, un bailleur social construit un immeuble de douze logements grâce à un robot géant installé au-dessus du chantier. Un procédé qui se développe, et permet de réduire les délais.

Par
CAMILLE PAIX
 Envoyée spéciale à Bezannes
 Photos
CHRISTOPHE MAOUT

A la place du vacarme habituel d'un chantier, on est accueilli par du métal craché par une petite enceinte entre les murs encore ouverts aux quatre vents du rez-de-chaussée. «Ça, c'est les Allemands», explique avec un sourire en coin Jérôme Florentin, direc-

teur de la maîtrise d'ouvrage et de l'aménagement chez le bailleur Plurial Novilia, en montant l'escalier tout frais. En haut des marches, on débouche sur l'étage en train d'être construit : toujours pas un bruit de construction, presque pas de bazar non plus, juste les deux Allemands en question, tablette en main, qui contrôlent une tête robotisée déposant couche après couche d'un béton foncé et texturé sur des ébauches de murs.

Nous sommes à Bezannes, juste à côté de Reims, un ancien village qui s'est développé depuis l'arrivée de la gare Champagne-Ardenne TGV il y a une vingtaine d'années. Dans ce décor tout neuf, les habitants ont l'habitude des bruits de construction, des silhouettes de grues, des lotissements qui sortent un peu partout de terre. Mais ce chantier-là n'est pas tout à fait comme les autres. La machine qui s'agit et donne l'impression que l'immeuble

se construit tout seul est une imprimante 3D géante. Fixée sur un portique qui domine la construction, elle avance et recule à son rythme, sous l'œil attentif des jeunes hommes aux manettes, deux ingénieurs de l'entreprise Peri Group, venus de Munich avec la bête le temps du chantier.

Appétit

Ici, Plurial Novilia, une filiale du groupe Action Logement, bâtit un immeuble de douze logements sociaux, neuf mè-

tres de haut et deux étages imprimés directement sur place à partir d'un béton conçu pour le chantier. Une première en Europe pour ce genre de volume. Jusque-là, les prototypes français, dont un immeuble à Valenciennes (Nord) et des maisons construites elles aussi par le même groupe à Reims, avaient été imprimés hors site, et assemblés ensuite sur le terrain. En plus de satisfaire l'appétit du bailleur pour l'«innovation», l'intérêt

de l'opération est de réduire les délais de construction. Résultat, «on gagne trois mois sur un chantier classique», se félicite Jérôme Florentin. Sans poutres ni parpaings, il faut une dizaine de jours à Chikaeze Ugwu et Simon Wein pour construire un étage. Ce vendredi de la fin avril, ils sont à l'œuvre depuis un peu plus d'un mois, et en sont déjà à 63 % de l'impression, selon la tablette de contrôle, qui affiche aussi la hauteur totale atteinte, quasi-métre 2 mètres. A la fin de la journée, il est prévu que les deux compères aient atteint 2,4 mètres. Ensuite, il faudra attendre que le béton se solidifie et que les ouvriers de Demathieu Bard, qui prennent le relais sur les travaux que ne fait pas la machine – escaliers, ponçage, dalles – posent les linteaux sur les fenêtres. «C'est le seul moment où on doit s'arrêter», explique Simon Wein.

«Moins de déchets»

Début avril, les Allemands allaient même tellement vite dans leur ouvrage qu'ils ont été débranchés pour une dizaine de jours, pendant lesquels ils sont repartis voir leur famille à domicile, tandis que les corps d'état traditionnels s'occupaient de couler le sol du premier étage. «S'ils imprimaient tous les jours, même le week-end, en trois semaines, ça serait fini», hallucine Laurie Lipreau, chargée de communication chez le bailleur. Le terme de l'impression est prévu pour fin juin, et l'immeuble devrait être livré au premier trimestre 2026. En parallèle, à côté des lignes futuristes de l'immeuble construit à la force de la tablette, un bâtiment «classique» sort de terre, fabriqué de manière tout ce qu'il y a de plus traditionnelle par Demathieu Bard. De quoi s'offrir la possibilité de comparer les méthodes. Principaux enseignements en faveur de l'impression 3D : des temps de préparation le matin «très réduits» donc «plus de productivité», selon Jérôme Florentin, mais aussi peu «de défauts et d'opérations de maintenance» et «moins de déchets que prévu». L'autre intérêt de ce type de construction réside d'ailleurs là, dans la possibilité d'améliorer le bilan carbone de la construction – moins de gaspillage, moins de matériaux... En concevant des plans avec des murs courbes, le cabinet d'architecture Hobo est parvenu à ménager, à surface égale, 10 % de matière. Pas encore tout à fait suffisant pour abaisser réellement le coût écologique du béton, explique Guillaume Habert,

professeur associé en construction durable à l'ETH de Zurich, qui estime qu'à partir de 30%, voire 50%, de matière économisée, l'affaire commencerait réellement à être intéressante. Surtout que ce béton, «l'encre pour l'impression», selon les mots de Mathieu Robert, cimentier posté à la centrale béton du chantier, est, lui aussi, assez particulier: il ne doit pas obstruer la tête d'impression, mais prendre assez vite pour qu'à chaque repassage de la machine, toutes les dix minutes environ, la couche précédente soit déjà sèche. Tout cela demande une recette spécifique développée spécialement pour le chantier par Lafarge-Holcim. Mais les bétons imprimables sont composés d'une quantité importante de ciment, dont la fabrication génère énormément de CO₂. Donc malgré le béton fibré aux «performances carbone améliorées», dans lequel a été introduit davantage de gravier, ce n'est pas encore le grand soir de la construction écologique. Guillaume Habert juge tout de même que l'impression 3D a un «potentiel dans le béton», matériau qui a «un impact non négligeable d'un point de vue environnemental».

Sur le chantier, la tête de l'imprimante vient de s'immobiliser. Légère panique à bord. «Simon, something happened», prévient Chikaeze Ugwu. Jérôme Florentin se marre: «Il faut quand même qu'ils travaillent un peu...»

«Schtroumpf»

Un peu d'agitation et quelques tours de magie sur la tablette plus tard, et ça repart. Simon Wein, l'air d'un grand enfant avec son jouet, raconte qu'il s'est d'abord passionné pour l'impression 3D chez lui, avec une «petite imprimante». Puis il a allié son métier de formation à son amour de la robotique, et le voilà, du haut de ses 28 ans, à piloter un chantier quasi tout seul – c'est presque une «one man operation», acquiesce Chikaeze Ugwu, 31 ans. Mais est-ce que ça ne revient pas à enlever du travail aux ouvriers? «Un ouvrier non qualifié peut faire notre travail, juge Simon Wein. Pas forcément sur la maintenance de la machine, mais sur la supervision oui.» C'est même «beaucoup plus simple», dit-il, «il suffit d'être patient».

Jérôme Florentin vante d'ailleurs «une réduction de la pénibilité» du travail des ouvriers, qui à terme «rendra



Seuls deux ouvriers supervisent la construction de l'immeuble de 9 mètres.

les métiers plus attractifs». En l'état, ajoute-t-il, «un compagnon qui fait du parpaing, il porte une tonne par jour». «On diminue certes le nombre d'effectifs mais on leur donne une qualité de travail et la sécurité 100 % du temps», abonde Sébastien Allard, de l'entreprise de construction Demathieu Bard. A terme, il imagine des ouvriers français formés à opérer l'imprimante, des jobs un peu plus qualifiés et moins durs. Pour lui, c'est une manière de con-

tourner le «bout de souffle» des vocations des jeunes pour le secteur, en «se tournant vers un autre registre de la construction». «C'est sûr que c'est moins pénible de faire tourner une machine que de monter des parpaings», blague Jean-Pascal François, secrétaire fédéral de la CGT construction, pas particulièrement inquiet à ce stade à l'idée que les robots remplacent les humains sur les chantiers. Dans l'idée, le syndicaliste n'est en tout cas

«pas contre» l'utilisation de l'impression 3D, si cela permet «d'alléger la pénibilité et defaire des constructions plus écologiques», mais il a encore du mal à voir autre chose dans ces «maisons de Schtroumpf» aux formes arrondies qu'un phénomène ultramarginal. En tout cas, tant que les gros constructeurs comme Vinci ou Bouygues n'auront pas sauté dans le train. «Tant que ce n'est pas rentable pour eux, professe-t-il, ça ne va pas se démocrati-

ser.» Reste que la pratique se développe doucement. L'été dernier, un quartier de 100 maisons entièrement imprimées en 3D est sorti de terre au Texas. Dubaï a fait homologuer en 2023 son Guinness World Record de «la plus grande villa imprimée en 3D» – 375 m – et vise 25% de constructions par cette technique d'ici à 2025.

Chez Plurial Novilia, on ne compte pas non plus s'arrêter là, et on imagine déjà les développements futurs de la technologie, pour des chantiers générant moins de nuisance en centre-ville, ou pour des terrains d'urgence, comme à Mayotte, où une autre filiale d'Action Logement serait intéressée. Demathieu Bard songe même à acquérir la machine auprès des Allemands – elle coûte 500 000 euros, soit «un petit peu moins qu'une grue». En attendant, reste un frein de taille: le chantier coûte encore trop cher, autour de 30% de plus qu'un bâtiment traditionnel. La faute au côté très expérimental de la chose. «On est persuadés que les coûts vont diminuer» en même temps qu'une démocratisation qui amènera des économies d'échelle, espère Jérôme Florentin. Lui y croit dur comme béton. ➔

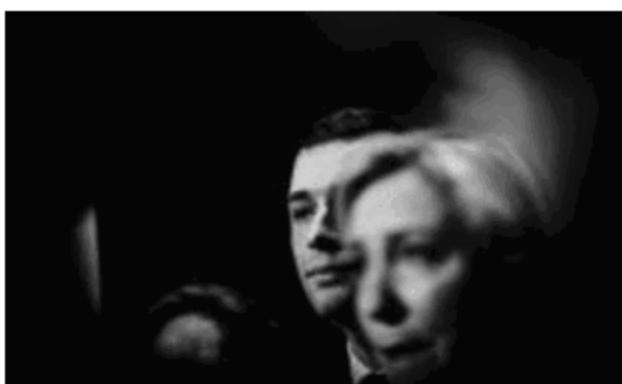
22^e forum international de la Météo et du Climat

15 > 17 mai 2025
Académie du Climat
2 place Baudoyer, Paris 4^e
entrée libre

ATELIERS • ANIMATIONS • EXPOSITIONS • DÉBATS • PERFORMANCES...

co-organisateurs: météo-climat, GOUVERNEMENT, LA MER COMMUN, VILLE DE PARIS, METEO FRANCE, CNRS, CNES, INRAE, IPSL, GENERALI, ICI Paris, media transports, vert, MACIF, KERING

forumeteoclimat.com #FIMC2025



LIBÉ.FR

Le sondage issu de la sphère du milliardaire Stépin qui séme la zizanie entre Le Pen et Bardella

Qui l'a commandé et avec quelle sournoise intention ? Qui l'a peut-être vu et sciemment laissé passer ? Enfin : à qui profite le crime ? Une enquête d'opinion commandée par un observatoire financé par le milliardaire exilé fiscal place le président du RN en meilleure position que sa patronne pour l'emporter en 2027, alimentant l'idée que l'extrême droite libérale-conservatrice a choisi son candidat. PHOTO DENIS ALLARD



Friedrich Merz au Bundestag à Berlin, mardi. LISI NIESNER. REUTERS

Friedrich Merz élu au second tour : la grosse frayeur des Allemands

Pour la première fois dans l'histoire de la République fédérale créée en 1949, un chancelier a échoué à être élu au premier tour, mardi. Finalement désigné avec 325 voix sur 630, le nouveau leader engage son mandat très affaibli.

Par
CHRISTOPHE BOURDOISEAU
Correspondant à Berlin

Qui sont les traitres ? Quels sont les députés de la majorité qui ont infligé mardi à l'assemblée fédérale (Bundestag)

une telle humiliation à Friedrich Merz, obligé de quitter l'hémicycle sous les quolibets de l'extrême droite ? Le nouveau chancelier, finalement élu dans l'après-midi au second tour de

scrutin, a-t-il été victime d'une intrigue politique, d'un manque de discipline de parti ou tout simplement de l'inconscience de certains élus ?

Le vote étant secret, les théories les plus folles ont circulé entre les deux tours - jusqu'à l'hypothèse d'un putsch - sur un homme que tous les Européens attendent pour assurer un nouveau leadership de l'Union. Affaibli par cette gifle politique, il sera reçu ce

mercredi à Paris par le président Emmanuel Macron. Jamais dans l'histoire de la République fédérale, depuis 1949, un chancelier désigné n'avait échoué à être élu à l'assemblée fédérale au pre-

mier tour. Dix-huit députés de la majorité lui ont refusé leur vote, le faisant échouer à six voix près sur 630 députés. Ce début raté de Merz a plongé le pays dans la peur alors même qu'il a promis de ramener la stabilité et la confiance. C'est la deuxième crise politique que vivent les Allemands en l'espace de six mois après la chute du gouvernement Scholz en novembre, un état de fait très inhabituel outre-Rhin.

L'onde de choc a été tellement violente qu'elle a fait chuter la Bourse à Francfort qui a dévissé momentanément de 2,5% avant de se reprendre en fin d'après midi. Olaf Scholz, qui vivait ses dernières heures comme chancelier, a quitté l'hémicycle en dodelinant de la tête, atterré par un tel spectacle.

Insécurité. Pour Merz, ce démarrage est un échec de taille dont il se serait bien dispensé. Depuis sa très petite victoire du 23 février, sa cote de popularité ne cesse de baisser. A peine plus d'un tiers des Allemands estiment qu'il est «capable» d'être chancelier, selon le dernier sondage de la ZDF, la télévision publique. Non seule-

ment il a perdu la confiance des électeurs après avoir rompu ses promesses de campagne sur la discipline budgétaire et la politique migratoire, mais la défiance dans son propre camp est un avertissement de la part d'une majorité qui s'est révélée très fragile. Avec seulement douze voix d'avance, il ne pourra pas faire passer ses réformes comme une lettre à la poste. «Le premier tour a montré que vous n'avez pas de majorité stable dans cette chambre, Monsieur Merz», a remarqué Irene Mihalic, l'une des porte-parole des écologistes (opposition). *Vous plongez le pays dans l'insécurité*, a-t-elle ajouté. Merz avait fait campagne sur un tournant politique qui

devait mettre fin aux années chaotiques de l'ère Scholz. Le contrat de sa coalition avec le Parti social-démocrate (SPD) s'intitule d'ailleurs «Responsabilité envers l'Allemagne» (*Verantwortung für Deutschland*). «Nous ne livrerons pas le spectacle de mésentente offert par le gouvernement précédent», avait-il promis.

Intrigues. C'est mal parti ! Les deux partis de la coalition se sont rejetté la responsabilité du fiasco à l'assemblée. Au sein du SPD, le chef du groupe parlementaire a juré que ses députés avaient bien observé les consignes de vote.

Dans le camp conservateur, on soupçonne aussi quelques frondeurs. L'abandon par Merz de la traditionnelle discipline budgétaire et sa proposition de durcir la politique migratoire ont déplu à une partie des électeurs mais aussi à certains de ses propres députés qui ont très bien pu exprimer leur mécontentement en votant contre lui au premier tour. Markus Söder, le leader de la puissance fédération conservatrice bavaroise (CSU), a dû appeler ses collègues à la raison pour sauver le chancelier. L'élection n'est pas faite pour les «petits règlements de compte», a-t-il déclaré entre les deux tours. «Il s'agit de la mise en place d'un gouvernement et de la stabilité de la République fédérale d'Allemagne», a-t-il insisté.

Les milieux économiques, qui espéraient le retour de la confiance, ont manifesté leur inquiétude. La fédération des jeunes entrepreneurs a déploré un spectacle peu rassurant : «En ces temps d'incertitude, l'Allemagne a besoin d'une gouvernance fiable», a déclaré Thomas Hoppe, son président. Ces intrigues politiques mettent en danger la prospérité de notre pays et apportent de l'eau au moulin des extrémistes.»

En effet, l'extrême droite, deuxième groupe parlementaire et première force d'opposition à l'assemblée, était la seule à se réjouir de la déroute des conservateurs. Tino Chrupalla, le coprésident de l'AfD (Alternative für Deutschland), s'est félicité du faux départ de Merz par ces mots : «C'était une très bonne journée». ◀



LIBÉ.FR

Procès de trafiquants de fourmis au Kenya: «Le risque est de créer des invasions biologiques»

C'est le procès de trafiquants d'un genre peu commun qui doit se conclure au Kenya ce mercredi. Deux Belges de 18 ans ont été arrêtés dans le pays le mois dernier en possession de 5 000 insectes destinés à la revente. Une affaire qui pourrait faire jurisprudence dans ce commerce encore trop peu régulé, selon le chercheur Jérôme Gippet, rare spécialiste. PHOTO MONICAH MWANGI. REUTERS

«De nombreuses prises de position du ministre de la Justice, Gérald Darmanin, vont à l'encontre de nos missions [de réinsertion des détenus]. Beaucoup d'argent est orienté vers le sécuritaire, le répressif, la construction de places de prison.»

**ESTELLE CARRAUD**

Secrétaire générale du Syndicat national de l'ensemble des personnels de l'administration pénitentiaire

Assemblées générales, rassemblements, grève du zèle: les services pénitentiaires d'insertion et de probation (Spip) étaient mobilisés mardi. Les deux syndicats majoritaires de cette (petite) branche du ministère de la Justice, le Snepap-FSU et la CGT, demandent plus de postes afin de suivre une population sous main de justice toujours croissante. «Les Spip sont les seuls services de l'administration pénitentiaire à intervenir à la fois auprès du public incarcéré, plus de 80 000 personnes, et auprès des personnes suivies en milieu ouvert, plus de 170 000 personnes. Nous sommes autour de 5 400 personnels dans les Spip, et nous estimons qu'il nous manque au moins 1 200 postes», indique Estelle Carraud. «La polémique en février sur les activités en détention a montré que [Gérald Darmanin] dit stop à tout, sauf au travail, au sport et à la formation. Il demande toujours que les activités ludiques n'aient plus lieu. Ça dit à quel point aujourd'hui la peine n'est vue que comme une punition, sa fonction réhabilitatrice est oubliée. Il donne l'impression de nier le travail des professionnels que nous sommes, de notre expertise.»

Recueilli par FABIEN LEBOUCHQ

A lire en intégralité sur Libé.fr



Yémen Des frappes israéliennes détruisent l'aéroport de Sanaa

L'aviation israélienne a bombardé mardi, pour le deuxième jour consécutif, des infrastructures aux mains des Houthis au Yémen, deux jours après un tir de missile de ces rebelles sur le principal aéroport international d'Israël. L'aéroport de Sanaa, la capitale yéménite, est «complètement détruit» selon un responsable aéroportuaire. Une centrale électrique et une cimenterie ont aussi été visées, faisant trois morts et au moins 38 blessés mardi soir, selon des médias des insurgés.

PHOTO O. ABDULRAHMAN. AFP

Au Soudan, la «capitale bis» visée par des drones trois jours de suite

La ville côtière de Port-Soudan, sur la mer Rouge, a été touchée pour la troisième journée consécutive par une attaque de drones des Forces de soutien rapide (RSF), une unité paramilitaire dissidente qui affronte l'armée régulière soudanaise depuis deux ans. Jamais, depuis le début de la guerre, la cité n'avait été frappée. A l'aube, mardi, de fortes explosions ont réveillé la ville : une importante station électrique, l'aéroport et une base militaire ont été bombardés. Tous les vols ont été suspendus – l'aéroport international de Port-Soudan était le seul en activité du pays. La guerre civile qui fait rage au Soudan a éclaté en avril 2023 à Khartoum, aujourd'hui dévasté par les combats. Le gouvernement et l'armée ont rapidement fait de Port-Soudan, beaucoup plus sûr, une sorte de capitale bis (sans jamais toutefois officialiser ce statut, qui aurait constitué un aveu de faiblesse du régime). C'est dans ce bastion loyaliste que l'armée a installé son quartier général, que les ministères se sont délocalisés, que les pays étrangers ont ouvert des représentations diplo-

matiques et que les ONG ont installé leurs bureaux. Des centaines de milliers de Soudanais fuyant les combats s'y sont réfugiés.

Kamikazes. Le sentiment de sécurité qui régnait à Port-Soudan – la ligne de front la plus proche est à 650 kilomètres de là – a soudainement volé en éclat ce week-end. Dimanche, les premières frappes avaient déjà touché l'aéroport, mais aussi un dépôt de carburant situé en dehors de la ville : la boule de feu consécutive à l'explosion a été si puissante qu'elle a, l'espace d'un instant, illuminé tout Port-Soudan. L'incendie, qui s'est propagé de réservoir en réservoir, était toujours actif le lendemain soir.

Le premier jour, un essaim de douze drones kamikazes aurait été envoyé par les RSF, selon un porte-parole de l'armée soudanaise. Les appareils ont parcouru des centaines de kilomètres avant de s'écraser à Port-Soudan vers 4 h 30 du matin. La plupart auraient été interceptés par la défense antiaérienne, selon le régime, qui affirme qu'ils n'ont fait aucune victime. Le site

spécialisé Sudan War Monitor a néanmoins repéré l'arrivée d'un avion médicalisé turc quelques heures plus tard, qui indiquerait «que des personnalités militaires de haut rang ont pu être blessées et discrètement évacuées afin de ne pas entamer le moral des troupes.» Outre l'aéroport et les dépôts pétroliers, les raids aériens des RSF sur Port-Soudan ont également visé un camp militaire, la base marine de Flamingo, et un hôtel du centre-ville, le Coral Hotel, tout proche du Guest Palace, une résidence officielle de la présidence. «Ce sont des établissements qui accueillent des hôtes de marque et des personnalités liées au Conseil de souveraineté [l'organe supérieur du régime militaire soudanais, ndlr], explique un habitant de Port-Soudan. Ces jours-ci, ils abritaient des chefs de groupes armés et de milices alliés avec l'armée et des figures de l'ancien gouvernement.» Trois drones des RSF auraient également touché l'aéroport de Kassala, autre ville contrôlée par l'armée, proche de la frontière érythréenne.

Avec ces frappes en profondeur, les RSF, repoussées de

Khartoum et de la région agricole de la Jézira en début d'année, semblent amorcer une nouvelle phase de la guerre. Jusque-là, l'armée était restée maîtresse du ciel soudanais. En face, les paramilitaires ne disposent pas d'avions de combat mais ont acquis, au fil du conflit, des drones de plus en plus sophistiqués.

Avion-cargo. Les Emirats arabes unis, principaux partisans des RSF, sont régulièrement accusés par le régime soudanais de livrer des armes à ses adversaires. Le gouvernement soudanais a annoncé mardi rompre ses relations diplomatiques avec le pays, qualifié d'«Etat agresseur». Dimanche, l'armée a bombardé un avion-cargo stationné à l'aéroport de Nyala, hub logistique d'importance pour les paramilitaires. Selon le site Sudan Post, un pilote sud-soudanais travaillant pour une compagnie kenyane a été tué dans la frappe – les autorités du Sud-Soudan sont soupçonnées par le gouvernement soudanais d'appuyer secrètement les RSF.

CÉLIAN MACÉ

A lire en intégralité sur Libé.fr

90 %

C'est la proportion de trains qui rouleront ce week-end du 8 mai, d'après Jean-Pierre Farandou, PDG de la SNCF. «Tous les départs vont bien se passer puisqu'il n'y a quasiment pas de grève mercredi, jeudi», et qu'«il y aura un train dimanche pour ramener tout le monde», a-t-il affirmé mardi sur France Inter. La SNCF s'engage aussi à prévenir les clients, avant le début du pont, de la circulation de leur train de retour, et rappelle que tous les billets de TGV Inoui et Ouigo sont «échangeables, remboursables, sans frais» pour la semaine du 5 au 11 mai. Les passagers touchés par des annulations recevront en outre dans les trente jours «un bon de réduction de 50%». (avec AFP)

Diplomatie Le président syrien reçu en France ce mercredi

Ahmed al-Charaa, au pouvoir depuis la chute de Bachar al-Assad en décembre, sera reçu à l'Elysée par Emmanuel Macron, qui lui «redira le soutien de la France à la construction d'une nouvelle Syrie» et lui rappellera «ses exigences vis-à-vis du gouvernement syrien, au premier rang desquelles la stabilisation de la région et notamment du Liban, ainsi que la lutte contre le terrorisme». La coalition islamiste tente de présenter un visage rassurant malgré les récents massacres contre les communautés alaouite et druze, qui soulèvent des doutes sur sa capacité à contrôler certains combattants extrémistes qui lui sont affiliés.

Procès De la prison avec sursis pour le chasseur qui a tué l'ourse Caramelles

L'auteur du tir mortel sur l'animal protégé, en 2021 dans les Pyrénées, a été condamné à quatre mois de prison avec sursis. Les 15 autres chasseurs, qui avaient organisé une battue illégale dans cette réserve naturelle, ont été condamnés à des amendes de quelques centaines d'euros et des retraits du permis de chasse, l'ensemble des prévenus devant verser collectivement plus de 60 000 euros aux associations environnementales constituées parties civiles.

Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

Disquaire achète au meilleur Prix**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections**Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles

Déplacement en France

avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH**ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES****Achète comptant**
porcelaines, statues, vases, bouddhas,
mobiliers, laques, paravents....

Décorations asiatiques : corail, jade....

MAISON ALEXANDRA**06 15 02 23 98**

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Bureau d'achat : 1 rue de Stockholm - Paris 8^eVous voulez passer
une annonce dans**Libération**

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne
<http://petites-annonces.libération.fr>**Libération**

est
habileté
pour
toutes
vos
annonces
légales
sur les
départements

75 93 94

de 9h à 18h au
01 87 39 84 00
ou par mail
legales-libe@teamedia.fr**Libération****ABONNEZ-VOUS DÈS MAINTENANT !**

Offre intégrale
34,90€ par mois
 au lieu de 76,60€
 prix de vente
 au numéro

- Le journal papier livré chez vous
- L'accès à tous les contenus du site et de l'application

Abonnez-vous ici

ou par téléphone
au 01 55 56 71 40
du lundi au vendredi
de 9H à 18H**Bordeaux
CLIMAT TOUR****libé**

Debats Vikash Dhorasoo,
 Lauren Bastide, Dominique Méda,
 Jean-Baptiste Fressoz, François
 Gemenne, Frah (Shaka Ponk),
 Léa Falco, Thomas Legrand,
 Yamina Saheb, Nora Hamadi
 DJ Set MC danse pour le climat,
 La Fine Equipe Lieux Athénée Municipal
 et Université de Bordeaux –
 Campus Victoire

16/17 mai

Gratuit sur Inscription

À LA TÉLÉ CE SOIR

TF1

21h10. Grey's Anatomy. Série. Au cœur de l'orage. Garde de nuit. **22h50.** Grey's Anatomy : Station 19. Série. Photo-chantage. Sens dessus dessous.

FRANCE 2

21h10. Résistantes. Téléfilm. Avec Line Renaud, Jonathan Zaccal. **22h40.** Droit de regard. Téléfilm. Avec Camille Goudeau, Raphaël Lenglet.

FRANCE 3

21h05. Des racines & des ailes. Magazine. Passion patrimoine : mon île à La Réunion. Présenté par Carole Gaessler. **23h00.** La Réunion, l'eau sur un fil. Documentaire.

CANAL+

21h00. Football : PSG / Arsenal. Sport. Demi-finale retour - UEFA Champions League. **22h55.** Canal Champions Club le débrief. Magazine.

ARTE

21h00. Lion. Biopic. Avec Dev Patel, Rooney Mara. **22h50.** King Kong, le cœur des ténèbres. Documentaire.

M6

21h10. Top chef. Jeu. Émission 7 (1 & 2/2). Présenté par Stéphane Rotenberg. **23h30.** Top chef. Jeu. Les brigades cachées - Émission 5.

FRANCE 4

21h00. Louane à l'Olympia. Concert. **22h45.** Basique, le concert. Concert.

FRANCE 5

21h05. La grande librairie. Magazine. Présenté par Augustin Trapenard. **22h40.** C ce soir. Magazine.

PARIS PREMIÈRE

21h00. Capitaine Marleau. Série. Le jeune homme et la mort. Avec Corinne Masiero. **22h50.** Capitaine Marleau.

TMC

21h25. La 7^e compagnie au clair de lune. Comédie. Avec Jean Lefebvre, Pierre Mondy. **23h05.** On a retrouvé la 7^e Compagnie. Film.

W9

21h10. Enquêtes criminelles. Magazine. Victoire 18 ans : la mort au bout du chemin (1 & 2/2). **23h10.** Enquêtes criminelles. Magazine.

TFX

21h10. Super Nanny. Divertissement. 45 m² et co-dodo : bienvenue à Paris, Super Nanny !. **23h05.** Super Nanny. Divertissement.

CSTAR

21h10. Rambo II : la mission. Action. Avec Sylvester Stallone, Richard Crenna. **22h55.** Rambo. Film.

TF1 SÉRIES FILMS

21h10. Moi, moche et méchant 2. Film d'animation. **23h00.** Krypto et les Super-Animaux. Film.

6TER

20h50. Astérix chez les Bretons. Film d'animation. **22h15.** Astérix et le Coup du Menhir. Film d'animation.

CHÉRIE 25

21h05. Castle. Série. Le ver est dans le fruit. Le cœur ou la raison. **22h45.** Castle. Série.

L'ÉQUIPE

21h00. La Grande Soirée. Magazine. Ligue des Champions. PSG / Arsenal. Demi-finale retour. **22h55.** L'Équipe du Soir. Magazine.

RMC DÉCOUVERTE

21h10. Flic Story. Documentaire. Police Nationale de Laon - Épisode 2. **22h35.** Flic Story. Documentaire.

RMC STORY

21h10. Demolition Man. Policier. Avec Sylvester Stallone, Wesley Snipes. **23h10.** Arche d'Alliance : les mystères du coffre perdu.

LCP

20h30. Débatdoc. Documentaire. Balladur - Chirac, Mensonges et Trahisons. Présenté par Jean-Pierre Gratien. **22h00.** Sens Public.



www.libération.fr
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél. : 01 88 47 98 80
contact@libération.fr

Édité par la SARL
Libération
SARL au capital
de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon,
Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert,
Hamdam Mostafavi,
Lauren Provost,
Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef
Michel Beccuembois
(spéciaux), Laure Bretton,
Gilles Dhers (pilotes web),
Christian Losson
(enquête),
Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints
Lilian Alemagna (France),
Anne-Laure Barret
(environnement),
Lionel Charrier (photo),
Cécile Daumas (L.),
Sonia Delesalle-Stolper
(monde), Fabrice Drouzy
(suppléments),
Yoann Duval (forums),
Matthieu Ecoffier (idées),
Quentin Girard
(modes de vie),
Cédric Mathiot
(checknews),
Camélia Paugam (actu),
Didier Péron (culture)

ABONNEMENTS
Site : abo.libération.fr
abonnement@libération.fr
tarif abonnement 1 an
France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
publicite@libération.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle
75013 Paris
tél. : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues),
POP (La Courneuve),
Nancy Print (Jarville),
CILA (Héric)
Imprimé en France

ACPM
LE TRI + FACILE

Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064.
ISSN 0335-1793.
Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées :
100 % Papier détenteur de
l'Eco-label européen
N° FI/37/01

Indicateur d'eutrophisation :
PTot 0.009 kg/t de papier
La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents. Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@libération.fr

SUDOKU 5536 MOYEN

2	9		7	5		
3					9	
6	1	4	2		3	
		5	6			9
7	4	9		2	1	8
9			8	4		
	3	9		7	6	
					4	3
	1	4	3	5	9	



Solutions des grilles précédentes

MOYEN

2	4	1	7	6	8	3	9	5
3	5	6	9	1	4	7	2	8
9	7	8	2	5	3	6	1	4
5	1	9	3	4	2	8	6	7
6	8	2	5	7	1	4	3	9
4	3	7	6	8	9	1	5	2
1	9	3	4	2	7	5	8	6
8	6	4	1	9	5	2	7	3
7	2	5	8	3	6	9	4	1

SUDOKU 5536 DIFFICILE

1		9			2	
			1	8	6	4
3	4				1	
	2				5	
4					8	
	5			1	7	2
3	1	8			7	
5	6	4	9			
1		6	2			

4	8	5	6	7	9	1	2	3
3	9	1	8	2	4	5	6	7
6	2	7	1	3	5	4	8	9
5	1	6	7	4	3	8	9	2
8	7	4	9	6	2	3	1	5
2	3	9	5	8	1	6	7	4
9	6	3	4	1	7	2	5	8
1	5	2	3	9	8	7	4	6
7	4	8	2	5	6	9	3	1

DIFFICILE

Libération
La boutique

Retrouvez les derniers numéros de « Libération » et nos collectors sur notre boutique



BOUTIQUE.LIBERATION.FR



LIGUE DES CHAMPIONS

Cette saison où quelque chose s'est réveillé chez Dembélé

Vainqueur à l'aller (1-0), le Paris-SG accueillera Arsenal, ce mercredi Porte d'Auteuil en demi-finale. Le buteur parisien, transféré en 2023, a surpris ces derniers mois par son efficacité subite.

Par
GRÉGORY SCHNEIDER

En l'état actuel des travaux qui s'y déroulent, le stade de la Meinau de Strasbourg présente une faille spatiotemporelle qui ne tardera pas à se refermer : alors que le parcours séparant les vestiaires du parking est sécurisé partout, celui-là est ponctuellement ouvert aux quatre vents. Ce qui nous a permis, samedi, en marge de la défaite (1-2) du Paris-Saint-Germain en Alsace, de rendre aux champions de France, enfin à deux d'entre eux, une humanité que le club s'emploie à cacher en limitant l'expression publique des joueurs au minimum réglementaire.

Touché à la cheville, le milieu Kang-In Lee est ainsi passé en boitant, soutenu par deux membres du staff. Un confrère ayant entrepris de filmer sa scène s'est vu administrer une leçon de morale par l'un des deux hommes : «*Un peu de pudeur, merci !*» Pour avoir levé le pouce à l'intention du joueur pour le reconforter, le genre de chose qui se fait dans ces circonstances, on s'est vu délivrer un accessit par le même, «*voilà, ça, c'est bien !*» On se foutait bien de sa remarque

d'ailleurs et on retiendra le pâle sourire en retour de l'international sud-coréen, rendu à une vulnérabilité qui n'a aucune raison d'épargner les superstars.

Sorti à la mi-temps par son entraîneur, Luis Enrique, le défenseur des Bleus Lucas Hernandez était passé dix minutes avant lui sous escorte, la tête enfoncee sous sa capuche. A la volée, il lui fut demandé si sa sortie pour le moins prématurée s'expliquait par une blessure : «*Non.*» Le coach parisien l'avait donc sanctionné. Il dira le contraire : «*Je suis extrêmement satisfait de tous mes joueurs. Ils ont réalisé un match de haut niveau.*» Et le club a communiqué dimanche sur une blessure au dos bidon du champion du monde 2018.

GRAND VIRAGE

Vainqueur à l'aller (1-0), le Paris-SG accueillera Arsenal ce mercredi Porte d'Auteuil en demi-finale retour de Ligue des champions, plus qu'une centaine de minutes avant une possible apothéose le 31 mai à Munich contre le FC Barcelone ou l'Inter de Milan. Et s'il s'avance en majesté, appuyé sur quelques matchs d'un niveau exceptionnel et

le storytelling rutilant d'une équipe «collective», c'est aussi au prix de transformations profondes, douloreuses pour certains et orageuses parfois, corrélatives au haut niveau et qui n'enlèvent du reste rien à personne.

En détresse sur le terrain à la Meinau, l'aîné des Hernandez (29 ans) avait été recruté durant l'été 2023 pour encadrer les jeunes joueurs. Et, indirectement, franciser le vestiaire pour pousser un Kylian Mbappé présumé sensible sur le sujet à prolonger son bail dans la capitale. Mbappé s'est envolé, un Hernandez traînant de lourds antécédents niveau blessures s'est en plus rompu les ligaments croisés antérieurs du genou gauche il y a un an, et la carte du vestiaire parisien s'est redessinée dans le sens d'une internationalisation accrue, limitant l'influence d'un joueur par ailleurs désormais cantonné au banc de touche.

Espagnol de formation puisqu'il a rejoint la péninsule ibérique à 4 ans, le défenseur des Bleus a gardé le contact avec la jeune garde ; Nuno Mendes, Vitinha, João Neves, Senny Mayulu... Mais aucun joueur de ce niveau, pourvu d'un ego à la mesure des succès entassés à l'Atlético Ma-

drid ou au Bayern Munich, ne peut donner le change indéfiniment. A son corps défendant, Hernandez a cependant joué un rôle fondamental quand la saison parisienne a tourné cet hiver, alors que le vestiaire grondait de partout. Le grand virage a eu lieu le 21 janvier au soir, avec la qualification pour les 16e de finale de la compétition reine arrachée avec les dents (4-2 après avoir été mené 0-2 juste après la mi-temps) puis au long, avec les 24 buts inscrits lors des quatre premiers mois de l'année par Ousmane Dembélé, dont toute la carrière (y compris en bleu, sept buts en cinquante-cinq sélections) racontait jusqu'ici les limites dans l'exercice.

Les versions divergent légèrement mais se rejoignent sur l'essentiel. Patron indiscuté à chaque étape de la chaîne de décision parisienne, du recrutement à la composition d'équipe en passant par les entraînements et la façon dont les règles de vie sont établies puis appliquées, Luis Enrique était en délicatesse avec certains joueurs parisiens, fatigués d'être écarté ou trimballé de poste en poste comme d'entendre la sempiternelle litanie du manque de réussite pour expliquer les difficultés de l'équipe sur le front européen.

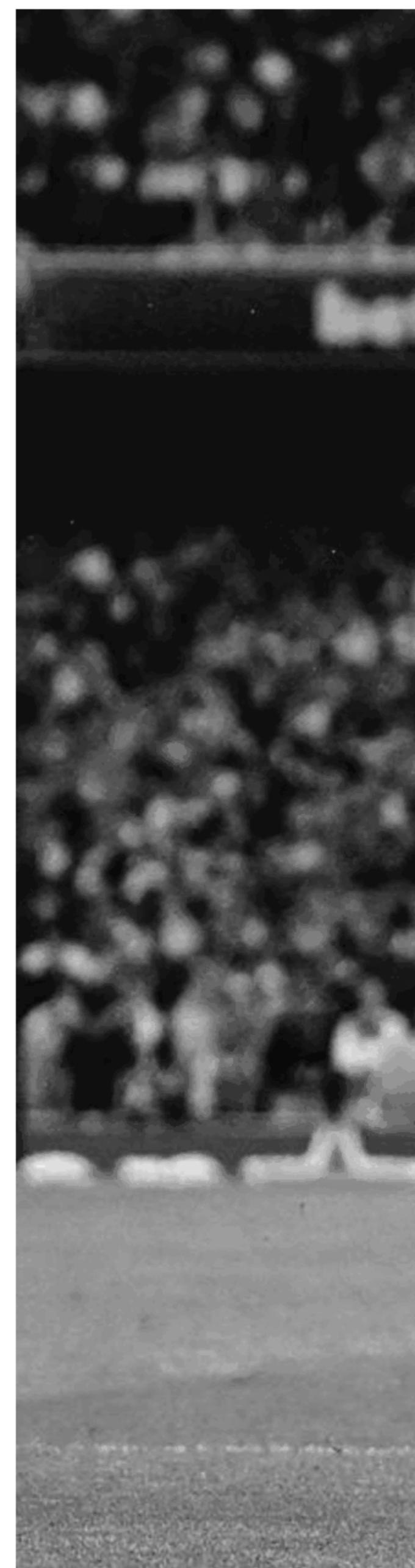
ÉPISODE FONDATEUR

Dembélé était du nombre. Promené par son coach à tous les postes de l'attaque, écarté de l'équipe lors du match d'octobre à Arsenal (0-2) pour avoir oublié son coéquipier Achraf Hakimi seul devant le but quatre jours plus tôt contre le Stade rennais au Parc (3-1), nerveux et expulsé à Munich (0-1) fin novembre, l'attaquant des Bleus, plus gros salaire de l'effectif avec 1,5 million mensuels brut hors primes, a fini par se dire qu'il avait le dos large. Personnalité atypique, le natif de Vernon (Eure) a alors en partie cristallisé son mécontentement sur le management du coach parisien. Et plus précisément sur la façon dont il gérait ses deux coéquipiers au long cours en équipe de France, Hernandez mais aussi un Presnel Kimpembe ayant souffert depuis près de deux ans pour revenir après une rupture du tendon au talon d'Achille droit sans pour autant rentrer dans la rotation des défenseurs centraux décidée par Luis Enrique.

Quel que soit celui qui le raconte, l'épisode a été fondateur. Dembélé a supplié son capitaine, un Marquinhos qui a toujours eu le défaut, aux yeux de ses voisins de vestiaire, de suivre aveuglément la ligne de la direction, qu'il a cependant le talent de deviner mieux que personne. L'international tricolore a surtout exprimé devant les autres une revendication dépassant son cas personnel. Un événement rare au sein d'un club où, de tout temps, chacun essaie d'arracher un morceau de la merveilleuse pièce montée bâtie à fonds perdu par les propriétaires qataris : du pouvoir ici, de l'influence là, un poste pour un proche, une prolongation de contrat pour un joueur ou plus prosaïquement sa propre survie. Et il n'est pas

impossible que Luis Enrique s'y soit retrouvé. Quand la quasi-totalité de la direction sportive ainsi que certains de ses prédecesseurs, Mauricio Pochettino et Unai Emery au hasard, n'ont de cesse de jouer avec la presse et d'alimenter indifféremment la machine à infos ou à intox pour avancer leur propre pion de trois cases, l'Asturien et sa palanquée d'adjoints (on en compte onze) fonctionnent en autarcie.

Sans donner quoi que ce soit à l'extérieur ni rien devoir à personne. Jugé intouchable par Doha à tel point que le président du club, Nasser al-Khelaïfi, peut prendre des pinces pour s'adresser à son entraîneur quand le sujet relève du domaine technique, l'Asturien ne craint rien. On peut aussi penser que son indépendance d'esprit à des



Ousmane Dembélé célèbre son but

racines plus profondes, entre drame personnel (1), dogme collectif vissé dans le cortex depuis ses premières années d'entraîneur au Futbol Club Barcelona Atlètic (sorte de FC Barcelone B), mandats sous haute tension à la tête de la «Roja» espagnole et une personnalité qui ne lui vaut pas un ami, mais alors pas un, dans le milieu.

Mi-février, le coach parisien s'est félicité devant les micros d'avoir raccourci en octobre sa star, plus gros salaire de l'équipe : «*Ne pas le faire jouer à Londres aura été la meilleure décision de la saison. Le reste, c'est lui qui l'a fait. Mais l'écart contre Arsenal en octobre aura été très important.*» Le joueur n'a pas réagi à ces propos. Sans doute parce qu'il s'y est retrouvé. Alors qu'il avait prévu de longue date de s'exprimer

dans *France Football*, Dembélé s'est défaussé, se contentant d'une apparition d'une dizaine de minutes en conférence de presse la veille du quart de finale retour à Birmingham. Pour ce que l'on sait de lui, Dembélé est un homme à part, capable de s'infuser à hautes doses des documentaires «*sur les dictateurs*» ou de prendre la fuite parce qu'un chat traverse les jardins de l'hôtel occupé par la sélection lors du Mondial qatari.

GARDER SA LUCIDITÉ

Sur son efficacité subite devant le but, aussi lunaire que le reste le concernant : «*Tout le monde me demande pourquoi. Je marque plus parce que j'ai changé de position sur le terrain, déjà. En me rapprochant*

«Je suis resté moi-même. J'encourage les joueurs, les plus jeunes et je n'oublie pas les anciens.»

Ousmane Dembélé
attaquant au PSG

du centre alors que j'évoluais surtout sur un côté, je me suis rapproché du but. Ensuite, il y a la qualité de ceux qui m'entourent sur le terrain, les milieux et ceux qui jouent sur les côtés, ainsi que la façon dont on amène le ballon sur les phases offensives. Je

n'ai plus qu'à finir.» Manière de renvoyer non pas à la gestion collective et individuelle des ego parisiens par Luis Enrique, mais à son apport purement technique. Il oublie de dire qu'il court peu : 8,6 kilomètres par match quand les copains en dévalent 11. Ça aide à garder sa lucidité quand même.

Sur un leadership qu'il ne peut pas éviter (le talent, le statut, l'expérience qui dénote dans un groupe jeune, la régularité au haut niveau, le salaire) mais qu'on a du mal à imaginer : «*Leader du Paris-SG je ne sais pas, mais cadre je pense. Je suis resté moi-même. J'encourage les joueurs, les plus jeunes et je n'oublie pas non plus les anciens. Le coach me demande d'intervenir auprès des jeunes. Je le fais, sur le terrain ou en dehors.*» Pour les nuances, le

modus operandi, il faut s'en remettre aux bruits qui n'en finissent plus de courir sur lui depuis ses jeunes années.

L'un de ceux qui l'ont côtoyé à ses débuts chez les Bleus racontait surtout un type n'ayant rien demandé à personne, monté sur le portebagage d'un Kylian Mbappé qui a explosé en même temps que lui mais plus fort, et plutôt en difficulté quand il fallait composer avec le regard des autres. Quelque chose s'est réveillé chez Dembélé cette saison. Les circonstances et Luis Enrique ont aidé aussi. L'histoire de la saison parisienne retiendra qu'il aura au moins autant déclenché puis entretenu le mouvement qu'il n'en aura profité. ►

(1) Il a perdu sa fille âgée de 9 ans en 2019.



lors du match aller contre Arsenal, en demi-finale de la Ligue des champions, le 29 avril au Emirates Stadium de Londres. DYLAN MARTINEZ.REUTERS



Ici, dans un centre du réseau d'accès aux soins en milieu rural ouvert en 2024 à Reuilly (Indre). SÉBASTIEN PONS. HANS LUCAS

Déserts médicaux : il faut en finir avec le rôle central du médecin

Empêcher la liberté d'installation ou imposer des jours de consultation dans les zones les moins dotées sont des solutions insatisfaisantes.
Face au manque de praticiens, il faut repenser tout notre système de santé, en mobilisant les autres acteurs.



Par
EMILIE BÉRARD
 Directrice d'hôpital et
EMMANUEL VIGNERON Professeur émérite des universités, spécialiste de la santé

Sur les plateaux comme sur les réseaux, la lutte contre les déserts médicaux n'en finit pas de susciter des commentaires, preuve que l'avenir de notre système de santé nous concerne collectivement autant qu'il nous inquiète. Chacun s'interroge sur la pertinence de la loi récemment votée à l'Assemblée nationale, qui met fin à la liberté d'installation des médecins, ou à la contre-proposition gouvernementale de contraindre nos docteurs à pratiquer deux jours par mois dans les déserts médicaux. Nous entendions récemment sur un plateau de télévision que puisqu'on paye leurs études, on devrait les obliger à s'installer où on leur dit. Mais alors, cela devrait valoir pour tous, que l'on soit boulanger, menuisier, commerçant...

SOYONS SÉRIEUX

De nous tous, la République a payé tout ou partie de la formation. Au surplus, les études de médecine coûtent cher : environ 12 000 euros par an de «reste à charge» pour l'étudiant ou sa famille. Comme pour la plupart des autres études, c'est vrai. Mais en médecine, elles durent dix ans... La liberté d'installation vaut pour tous, à l'exception de ceux qui par concours accèdent à la fonction publique et exercent là où l'Etat les nomme.

Nous entendons aussi dire que ce n'est tout de même pas grand-chose que d'aller deux jours par mois au secours des habitants des zones déshéritées... Si l'idée plaît, c'est qu'elle réveille en nous le goût du collectif. Toutes les formes de solidarité sont précieuses face au vent qui se lève et qui les menace. Mais même dans les villes les mieux dotées (et toutes ne le sont pas, y compris désormais Paris), tous sont «à bloc». En tout cas, prendre des médecins ici pour les mettre là, cela veut dire les piquer ici pour les envoyer là. Belle conception de la solidarité qui ne pourra sans doute que favoriser la cohésion républicaine ! Est-ce ainsi que les hommes vivent ? D'abord, l'idée est bien difficile à mettre en œuvre. La première condition serait de définir correctement et consensuellement les zones à aider de telle sorte que l'impératif de solidarité et sa localisation soient reconnus par tous. Est-ce qu'on manque vraiment de médecins partout ? La réponse varie selon les spécialités médicales, leur mode d'exercice et les besoins des territoires. Aujourd'hui, un indicateur couramment utilisé est celui de la densité de spécialistes par habitant. Mais, à densité égale, la réponse aux besoins de soins dépendra du temps de travail effectif des praticiens (qui a tendance à baisser fortement), et du type

de tâches exercées (ne pas se concentrer sur un seul type d'actes en négligeant les autres besoins).

Un autre indicateur utilisé par les décideurs est celui de l'APL, pour «accessibilité potentielle localisée», concept développé en 2012 par les services de l'Etat qui s'avère abscons et peu discriminant. On pourrait utiliser plutôt un indicateur comme la densité pondérée par le besoin de soins (âge et morbidité), relativement efficace et susceptible d'être plus facilement compris. Soyons sérieux... On ne peut pas fabriquer des médecins en un claquement de doigts. La médecine s'apprend beaucoup par compagnonnage auprès des aînés et des maîtres. Il y faut du temps. Dix ans après le bac sont un minimum, et douze ans pour un psychiatre ou un chirurgien... D'immenses connaissances et une grande expérience sont nécessaires. Du temps, beaucoup de temps aussi est nécessaire pour les malades. En attendant l'arrivée de jeunes médecins plus nombreux sous l'effet de la suppression du numerus clausus en 2020, on fait aussi venir des médecins de l'étranger, que l'on maltraite chez nous sans même penser à ce que représente, chez eux, ce pillage de talents. Il est loin le temps où la médecine française irriguait les pays étrangers. Alors que pouvons-nous faire ? Bien plus que nous le croyons. Ce qui serait vraiment révolutionnaire, progressiste, nouveau, serait d'apprendre à se passer de médecins. Entendons-nous bien, il ne s'agit nullement de supprimer les médecins. Ils sont indispensables en raison du savoir qu'ils possèdent et de la pratique qu'ils maîtrisent. Mais il ne faut plus faire d'eux l'alpha et l'oméga de notre système de santé. Il s'agit de leur redonner du temps pour faire de la médecine en les libérant de tâches qui peuvent être accomplies par d'autres dont la formation demande moins de temps et qui sont plus rapidement disponibles. Il s'agit aussi de faire qu'ils aient moins à soigner parce qu'on aura su éviter le besoin de soin en favorisant la santé de chacun et de tous. Deux conditions sont donc nécessaires : réorganiser le système et limiter le recours aux soins en évitant le besoin.

DÉJÀ DES RÉPONSES

Il faut donc commencer par redéfinir le rôle de chacun dans le système de santé, c'est-à-dire celui du médecin et des autres professions médicales, celui du pharmacien, celui de l'infirmier, de l'infirmier en pratique avancée, de l'assistant médical, des auxiliaires médicaux et des paramédicaux. Qui parmi eux peut prescrire, renouveler les ordonnances, vacciner, émettre des certificats, etc. ? On a commencé à trouver d'autres réponses que le médecin, il faut poursuivre l'effort. Dans le cas des maladies chroniques des avancées récentes sont à saluer, visant un meilleur partage des responsabilités et des compétences de chaque profession. Il faut les approfondir et les diffuser largement après une évaluation rationnelle. Il faut aussi inventer un système de santé qui ne soit pas seulement un système de

IDÉES /

Arrêtons de dire que les familles fuient Paris

soins. Cet ensemble plus large inclut non seulement le patient et les aidants, mais aussi la collectivité tout entière, du voisin et de l'école aux services de la voirie et aux clubs sportifs et culturels. Education à une alimentation équilibrée, pratique d'activités physiques, entretien de la voirie pour la rendre moins accidentogène... il faut faire véritablement de la santé l'affaire de tous, comme source de bien-être et de «vraies richesses» au sens où Jean Giono employait cette expression : celles nourricières des âmes et des cœurs, venues de la nature et de la poésie de la vie.

Pour mettre en place un tel système, la condition est de partir de l'individu malade ou exprimant un besoin et d'organiser son parcours de santé de telle sorte qu'il soit pris en charge par la bonne personne, au bon moment, au bon endroit au sein d'un système clairement gradué, connu et reconnu. Cette idée n'est pas nouvelle, tant s'en faut, mais elle demeure neuve faute d'usage réel. Entre le tout premier recours à la base et le sommet du système où sont dispensés les soins les plus rares, c'est la base qui fait défaut. Quelle offre de soins peut-on raisonnablement avoir à proximité de chez soi, et à quelles conditions? La réponse est sans doute différente pour chaque territoire. Elle suppose un système de transport adapté, une pédagogie et une responsabilisation de chacun. Le recours à la télémedécine et l'appui sur l'hôpital de proximité sont des atouts clés dans cette problématique. C'est, en tout cas, sur les soins de proximité qu'il faut d'abord concentrer notre attention.

Alors, peut-on supprimer la liberté d'installation, ou obliger tous les professionnels à deux jours de «service civique»? Il est essentiel de rappeler que les médecins ont une responsabilité fondamentale à l'égard de la collectivité, liée à leur engagement professionnel et éthique, ainsi qu'à leurs conditions de financement. La médecine en France a beau être largement libérale, elle reste avant tout salariée de la Sécurité sociale.

A ce titre, les médecins ont des droits, certes, mais ils ont aussi l'obligation de participer à l'élaboration de solutions, dans des conditions financières et humaines soutenables pour tous. La démarche incitative et de négociation a toujours été privilégiée jusqu'à présent, avec l'assurance maladie, les médecins libéraux et les agences régionales de santé. A la lenteur de l'évolution du système, à son aggravation même, on en voit les limites. Aujourd'hui, il faut accélérer le rythme. A tout prendre, considérons la pénurie actuelle comme une opportunité de progrès. Notre système de sécurité est au cœur de la construction de notre société. Il est le ciment du pacte républicain. Chérissons-le et prenons soin de lui. Attention Fragile! ◀

Emilie Bérard et Emmanuel Vigneron publient actuellement dans la revue *Futuribles* une série d'articles, sous le titre : «En finir avec les déserts médicaux». Emmanuel Vigneron est l'auteur de la *Santé au XXI^e siècle* (Berger-Levrault, 2020) et de nombreux ouvrages sur les territoires et la santé.

La capitale perd-elle massivement ses habitants ? On ne peut pas parler d'effondrement, ni de phénomène spécifique à la ville. Et après une période de chute importante, le nombre de familles reste plutôt stable.

On parle de «marronniers» pour décrire ces sujets qui, dans la presse, reviennent à chaque saison (le pouvoir des francs-maçons, des juifs, la baisse des prix immobiliers...). Il faudrait trouver une autre catégorie végétale pour la démographie parisienne. Même le cerisier japonais, avec ses deux périodes de floraison, n'y suffirait pas : il n'est pas un mois sans article sur la chute de la démographie parisienne et la fuite des familles. Chaque micro-donnée est analysée, le bruit interprété comme la tendance, des conclusions tirées, y compris par les décideurs politiques. Or, s'il y a bien un sujet qui se mesure, c'est la démographie. Que disent les données? Elles sont assez claires : il ne s'est à peu près rien passé dans les vingt dernières années à Paris, et singulièrement dans son centre historique, où la démographie est stable. Pourtant, dans les derniers mois, on a vu des décisions politiques prendre pour appui une prétendue chute massive de la démographie, au moins celle des élèves. Qu'en est-il vraiment?

Non, la population parisienne, et particulièrement celle du centre de Paris, ne s'est pas effondrée depuis une dizaine d'années. Si dans sa très longue histoire, la population de Paris a beaucoup fluctué, à la hausse et à la baisse, il faut remonter à une cinquantaine d'années pour identifier le dernier grand mouvement démographique.

Les énormités assénées...

La population parisienne connaît une tendance générale à la baisse tout au long du XX^e siècle avec une chute démographique maximale entre 1962 et 1982. Ce sont vingt ans pendant lesquels Paris perd 22% de sa population et 46% pour Paris Centre – qui regroupe les quatre premiers arrondissements. Cet effondrement est le symptôme inévitable d'une société qui change dans ses modes de vie à cette époque. Recul de la cohabitation inter-générationnelle, augmentation des ruptures d'union, développement du célibat, fléchissement de la fécondité

et vieillissement de la population ont progressivement conduit à des ménages de plus petite taille, donc à une population en diminution, tandis que le parc de logements restait quasiment constant sur la période. Si les quatre arrondissements centraux sont ceux qui ont perdu le plus d'habitants depuis les années 1900, c'est parce qu'ils étaient les plus surpeuplés dès le XIX^e siècle.

D'ailleurs, je suis toujours frappé de la vitesse à laquelle on l'oublie : pour l'essentiel, le centre de Paris était composé de quartiers très populaires, avec un prolétariat lié aux ateliers de confection, au marché des Halles ou à l'immigration, y compris dans le Marais dont la faveur avait tourné dès le XVIII^e siècle (Balzac le décrivait déjà comme fui par l'aristocratie et la grande bourgeoisie au profit du faubourg Saint-Germain ou de la Chaussée-d'Antin) avec ses nombreux îlots insalubres.

Cette histoire, je l'ai connue à l'échelle de ma famille : mes grands-parents immigrés apatrides dans l'après-guerre habitent d'abord avec leurs enfants un deux-pièces avec toilettes sur le palier, la norme de l'époque. C'est aussi l'accès à des conditions plus dignes d'habitat, qui, en intégrant notamment les sanitaires, et des chambres pour les enfants, réduit l'espace disponible pour les ménages.

Observons, à présent, les phénomènes à l'œuvre depuis les années 2000. Force est de constater que depuis une vingtaine d'années, on assiste à une stabilisation de la population parisienne, et, particulièrement, à Paris Centre. A l'échelle parisienne d'abord, le niveau de population en 2022 est légèrement inférieur, mais très comparable au niveau de 1999. Si l'on zoomme au centre de Paris, l'optimisme renaît tout à fait. Entre 1999 et 2022, le II^e arrondissement, par exemple, gagne 4% de population.

Or, quand je pointe la démographie plutôt favorable des dernières années face aux énormités assénées partout, on me rétorque : votre politique a fait «fuir les

Par
ARIEL WEIL



JB GURLIAT
VILLE DE PARIS

Maire de Paris Centre, économiste, statisticien formé à l'Insee

familles». Les familles auraient-elles massivement fui, masquant ainsi un remplacement démographique sous des statistiques faussement stables? Là encore, les faits sont têtus...

Dans des mêmes proportions...

Malgré un vieillissement avéré de la population parisienne globale, la ville ne perd que très peu d'enfants en termes relatifs. A Paris, la baisse des naissances est plus marquée et a débuté dès 2010, soit quatre ans plus tôt que dans le reste de la France. Entre 2014 et 2023, le nombre de naissances a diminué de 18% en France, contre 25% à Paris. Toutefois, les tendances à plus long terme montrent que la part d'enfants dans la population ne s'effondre pas. Entre 1990 et 2021, à Paris Centre, la proportion des 5-14 ans reste stable, et à Paris, augmente même légèrement.

Si le nombre de familles diminue en valeur absolue, c'est qu'elles suivent la tendance globale de la population.

Entre 1968 et 1982, Paris Centre perd 46% de ses familles et Paris 20%. On retrouve donc très exactement les proportions, aux mêmes dates, de baisse de la population générale. Après cette période de chute importante, le nombre de familles reste plutôt stable.

A Paris Centre, leur part augmente même de 2 points dans le IV^e arrondissement, résultat d'une politique volontariste de création de logements sociaux à typologie familiale.

Cette tendance favorable se vérifie dans les effectifs de la rentrée scolaire, qui semblent tout à fait encourageants.

Bien que les effectifs restent en baisse pour l'académie de Paris à la dernière rentrée scolaire, on observe en 2024 une légère augmentation des effectifs de la rentrée en maternelle. Les enfants sont là, et toute la chaîne scolaire devrait repartir à la hausse. Il faut l'anticiper et ne pas fermer des classes qui seront très difficiles à rouvrir ensuite, une fois les enseignants partis, voire les familles ayant vraiment fui... l'école publique.

Car c'est l'un des aspects pervers des propos négatifs sur l'Ecole : ils finissent par être autoréalisateurs. Les parents ne voulant pas mettre leurs enfants dans des écoles dont on réduit les moyens, ils finissent par opter davantage pour le privé. Car le phénomène de fuite vers le privé est réel, lui. Dans le 1^{er} degré, la part d'élèves scolarisés dans le privé a augmenté à Paris entre 2017 et 2024 pour atteindre 25%. Les familles ne fuient pas Paris, mais parfois l'école publique, soumise à des annonces contradictoires. ◀



Cate Blanchett et Guy Maddin

«C'est très utile à l'approche de l'Armageddon de pouvoir faire du cinéma !»

La comédienne est géniale dans le rôle d'une pseudo-Angela Merkel, une des figures zinzins de «Rumours», satire politique sur des leaders mondiaux en perdition. Le retour en grande forme d'un cinéaste notoirement inclassable.

Recueilli par ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

C'est un attelage qu'on n'avait pas forcément vu venir : le fantasque Guy Maddin, cinéaste de la distorsion expressionniste, du carambolage visuel, de la compression nostalgique, qui creuse son sillon psychodéleurant aux marges du cinéma mondial depuis des décennies, et la rutilante machine de guerre Cate Blanchett, comédienne ultra-précise, ultra-convoitée, peut-être la meilleure de son époque. Et pourtant ! L'association fait des étincelles dans *Rumours* (*lire ci-contre*), cosigné par Maddin et ses comparses Evan et Galen Johnson, qui prend le prétexte d'un faux sommet du G7 pour livrer une fable hilare sur la fin de la politique, la fin du langage et en définitive la fin du monde. Le Canadien et l'Australienne, laquelle n'a jamais aussi bien porté le brushing casque et la veste rose à épaulettes, se sont retrouvés lors d'une interview sur Zoom, elle depuis Londres et lui depuis le Canada, pour évoquer cette étrange alchimie de genres, entre satire politique, film de monstres et rêverie nocturne, qui fait le sel de *Rumours*.

La première partie de *Rumours* est visuellement étonnante pour



Les dirigeants du G7 se réunissent pour un sommet placé sous le signe du regret. PHOTO KRISTOF GALGOCZI NEMETH. POTEKINE

en école de théâtre, qui se sont lancés dans le coaching d'entreprise. Ils apprennent aux gens comment s'exprimer en public, dans des assemblées générales, comment faire un discours de type Ted Talk. C'est extrêmement artificiel. La manière dont les politiciens s'expriment aujourd'hui est une forme de langage des signes, ils me semblent tellement déconnectés de leur corps et, souvent, de ce qu'ils disent. Cela ne m'a jamais semblé aussi frappant que dans ces vidéos étranges que Guy, Evan et Galen nous ont montrées. Ce qui était génial, Guy, c'est que ces vidéos nous ont vraiment autorisés à penser que, ma foi, nous n'avions pas du tout besoin de faire de la satire ! Du tout ! Il nous suffisait d'imiter la profonde déconnexion physique qu'expriment ces gens. Ils sont tellement surveillés, observés et analysés qu'ils ont en quelque sorte perdu confiance en leurs propres instincts, et même en la façon dont bougent leurs jambes et leurs mains. Ce qui est drôle, c'est qu'il s'agit ici de leaders mondiaux, mais aussi de gens qui n'arrivent pas à trouver ne serait-ce que leur téléphone. Dans le film, leurs assistants ont disparu. Leur statut, leur rôle a disparu. Ils ne savent plus qui ils sont. Ils deviennent des ados qui veulent faire l'amour, qui regrettent de n'être jamais tombés amoureux. Ils en deviennent humains. Mais d'une manière profondément infantile et, je pense, attachante.

Ily a beaucoup de scènes où l'on vous voit vous pencher en avant et tapoter le dos de personnages de manière très maternelle...

C.B.: On tape dans le dos de quelqu'un et puis on se dit : «Oh là là, enlève ta main tout de suite ! Ça fait une demi-seconde ! Vite !»

G.M.: Je ris de ce que dit Cate. C'est vrai qu'ils retombent vite en enfance. Lorsque nous avons commencé ce projet, nous nous attendions à n'avoir que du mépris pour ces dirigeants. Mais ils sont devenus des bébés, et nous avons commencé à les aimer un peu. Bien sûr, le fait que leurs idéologies ne soient jamais révélées dans le récit nous aide. Ce ne sont que des personnes. Il n'y a pas d'idéologie à laquelle rattacher son dégoût ou sa colère.

C'était l'idée dès le départ ? De ne pas leur donner de coloration politique affirmée ?

G.M. : Oui, nous ne voulions pas être trop précis. On ne sait jamais à quelle vitesse un film va sortir en salles. Si ça doit prendre trente ans, il faut s'assurer d'être toujours en phase avec les idéologies en cours (*rires*).

qui connaît vos films, Guy Maddin, ces images frontales très

CNN de mises en scènes politiques codifiées. Pouvez-vous en parler tous les deux – Guy, de la façon dont vous avez filmé pour rendre cet effet, et Cate, de la manière dont vous vous êtes préparée pour le rôle ? Avez-vous passé des heures à visionner des vidéos d'Angela Merkel ?

Guy Maddin : Bien avant d'écrire ce scénario avec mes coréalisateurs, Evan et Galen Johnson, nous avions pris l'habitude, pour nous changer les idées ou fuir du travail à faire, de regarder des reportages sur les sommets du G7. Et c'est vraiment une expérience étrange et enchanteresse. Les caméras sont loin. On n'entend pas ce qu'ils disent, ils jouent un film muet d'une race nouvelle. Et c'est totalement hypnotisant et drôle. La première chose que j'ai faite lorsque j'ai parlé à Cate du projet a été de lui envoyer des liens vers certaines de ces vidéos. Et je pense que les acteurs se sont alignés sans s'en rendre compte sur les rythmes de ces clips YouTube.

Cate, c'est comme cela que vous vous êtes préparée ?

Cate Blanchett : J'ai beaucoup d'amis comédiens, de mes années

Cate, les vidéos YouTube ont-elles été la première chose que vous avez reçue ? Ou avez-vous d'abord lu le scénario ?

C.B. : Guy voulait me parler, ça a suffi pour que j'aie envie de participer : «OK, que veux-tu que je fasse ?» Ce qui m'a d'abord attirée, c'était l'opportunité de travailler avec Guy et, par extension, avec Evan et Galen qui sont si merveilleux et fous, un peu comme les Marx Brothers. Et puis j'ai lu le scénario, j'ai ri à gorge déployée et je me suis dit : «Mais qu'est-ce que c'est que ça ?» Lorsqu'on lit un scénario et qu'on sait précisément de quoi il retourne, c'est le signe qu'il ne faut surtout pas se lancer dans le projet. Parce que sinon, on a trop de certitudes, et on risque de

le faire rentrer à la truelle dans une toute petite case. Je n'avais aucune

idée de la manière d'aborder ce

film. Cela d'ailleurs a été un vrai

soulagement que les trois réalisateurs veuillent qu'on fasse des répétitions. Nous avions besoin de trouver le ton collectivement.

G.M. : Je me souviens du moment où tous les acteurs se sont rencontrés pour la première fois. Roy Dupuis, qui joue le Premier ministre canadien, et qui dit toujours ce qu'il pense (*Cate Blanchett rit*), avec ses manières d'ingénue même s'il est un vétéran, a simplement demandé :

«Mais qu'est-ce que c'est que ce machin ?

Qu'est-ce qu'on est censés faire ?»

Nos instructions étaient simples.

Il suffisait de regarder les vidéos YouTube et de les traiter le plus sérieusement possible. Laisser ce qui est rêveur, ce qui est étrange ou ce

qui est irrépressible remonter et nourrir la performance. C'était la première fois que je travaillais avec un casting international sur un

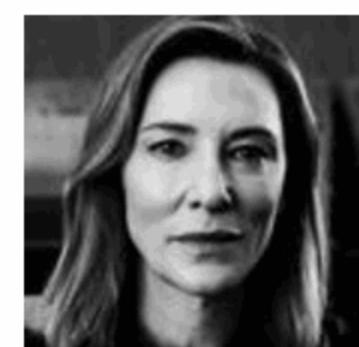
projet où la performance était vraiment importante. C'était autant pour moi que pour les autres, ces répétitions. Quel concept radical, des répétitions ! Il faut que j'en fasse à partir de maintenant.

Il y a beaucoup de choses assez nouvelles pour vous dans Rumours, c'est sans doute aussi votre film le plus linéaire. Est-ce plus facile ou plus difficile ?

G.M. : Oui, c'est un *normie*, comme on dit en anglais. Il est en couleur, la mise au point n'est pas floue... Avant, je faisais l'image de mes films et je tournais toujours la bague de mise au point dans la mauvaise direction avant de la tourner à nouveau dans le bon sens. Ce film-ci n'a pas cette qualité artisanale, fait main. Il a l'air d'un gros film en couleur normal. Je sais que cela a déçu certains de mes plus fervents fans de la première heure... Mais je les rassure, je suis toujours prêt à faire ce qui me fait vibrer ! Simplement, on peut atteindre le même résultat avec le langage, les idées.

C.B. : Tu veux dire que ce projet ne t'a pas fait vibrer, Guy ? Ce n'était pas palpitant ?

G.M. : Oh, si, c'était Suite page 24



FOCUS FEATURES



DR

INTERVIEW

«Rumours, nuit blanche au sommet» : farce de frappe

Servi par un casting excellent, le savoureux film de Guy Maddin, Evan Johnson et Galen Johnson raille l'incompétence et le verbiage politique sans se départir d'un certain onirisme.

C'est sûr, c'est un changement. L'image frontale, la qualité CNN, les personnages robotiques. Les premiers instants de *Rumours*, cosigné par le Canadien Guy Maddin (*Winnipeg mon amour*) et ses comparses Evan Johnson (*la Chambre interdite*) et Galen Johnson, ont dû déboussoler les fans de son cinéma onirique et expressionniste, flux de conscience gorgé de cinéphilie et de plans tournés à la caméra recouverte de vaseline. Mais pour son premier «normie» (comprendre film «normal») Guy Maddin a mis dans le mille, livrant une farce politique hilarante et tout de même empreinte des embardées réveuses et brusques ruptures de tons qui ont fait sa patte. Les dirigeants du G7 se retrouvent en Allemagne pour tâcher de résoudre une crise grave mais peinent à rédiger ne serait-ce qu'une «déclaration d'intention» et se gargarisent de leur importance en jetant des formules toutes faites, avant d'être interrompus par une probable attaque de zombies qui les laisse seuls dans la forêt du Dankerode. Où l'on croisera un cerveau géant et un chat-bot qui piège des pédophiles. Maddin et les frères Johnson ont bien cerné la nature de mauvais théâtre tournant à vide de ce genre de pince-fesses géopolitique inutile et livrent un savou-

reux exercice de démontage du verbiage requis (on notera que le président français semble particulièrement goûter l'exercice du long discours autocentré) rendu à merveille par les comédiens, tous excellents. Citons Cate Blanchett en crypto-Angela Merkel de plus en plus dépassée, Denis Ménochet en premier de la classe tête à claques, Roy Dupuis en Canadien à l'héroïsme *cheap*, Nikki Amuka-Bird en dirigeante anglaise qui garde la tête froide, Charles Dance en Américain souffrant de narcolepsie (ou est-ce de la sénilité ?), Takehiro Hira pris de regrets de n'avoir jamais su monter à cheval et Rolando Ravello, à l'air perpétuellement interloqué, qui cache des petits morceaux de viande volés au buffet dans ses poches. La satire de l'inaction et l'incompétence politiques au regard des crises qui agitent le monde est bien vue, et cet énième coup de boutoir dans la muraille déjà fragile des démocraties libérales rend presque – presque – nostalgique, au vu des violences verbales et autres qui s'exercent désormais au sommet de quelques Etats-monde. Mais le brio des dialogues qui bondit de rodomontades détraquées en petites bulles poétiques, d'irruption inopinée du suédois en discours héroïque à la Abel Gance de pacotille, reste le premier plaisir du film, et le premier symptôme des graves désordres qu'il met en scène.

É.F.-D.

RUMOURS, NUIT BLANCHE AU SOMMET

de GUY MADDIN, EVAN JOHNSON

et GALEN JOHNSON

Avec Cate Blanchett, Denis Ménochet... 1h 43.

CINÉMA //



Livrés à eux-mêmes, les dirigeants du G7 finissent par devenir humain. PHOTO KRISTOF GALGOCZI NEMETH. ED DISTRIBUTION

Suite de la page 23 passionnant. Tout à fait passionnant. J'ai oublié de le dire ! (Rires) Excitant et terrifiant. J'ai même souvent pensé au suicide. Je n'étais pas du tout dans ma zone de confort. Le premier assistant réalisateur semblait bien plus puissant que moi. J'ai l'habitude d'être la voix que les gens écoutent, et là, je me suis senti disparaître dans le sol de la forêt. Heureusement, il y avait trois réalisateurs, et nous nous réunissions fréquemment dans la tente des moniteurs vidéo pour nous dire des choses. Et je me sentais mieux. Mais je n'avais pas l'habitude, par exemple, d'avoir une continuité dans un film. Il a fallu s'y habituer. Et maintenant, je suis prêt. J'apprends lentement, mais je suis inexorable. Je suis prêt à faire des films normaux et étranges et tout ce qui se trouve entre les deux.

Cela vous donne envie de faire plus de films de ce genre ?

G.M. : Eh bien là, je tourne un film muet en juin, chez moi, à Winnipeg. C'est un retour aux sources, comme un trou normand. Je suis le seul membre de l'équipe. Je fais la lumière, l'image, la direction des trois acteurs... Et après je serai de nouveau prêt pour un film à gros budget.

On vous retrouve quand même dans la tonalité cocasse ou poétique qui fait irruption dans la langue, il y a un amour des mots qui est assez délicieux...

G.M. : J'aime votre réaction ! Je parle souvent de la langue dans le film parce que son aspect visuel, son ancrage contemporain, pour moi qui ai eu l'habitude de référencer un passé grandiose, est un vrai virage. J'ai eu l'impression de com-

penser les effets disons narcotiques que je pouvais obtenir d'habitude grâce à mon style visuel par le dialogue et le concept. Nous avons tous les trois écrit l'histoire ensemble, puis Evan est entré dans une sorte d'état de transe et il a conçu ce langage qui, par moments, atteint de vraies envolées poétiques, et à d'autres, est une version très étrange de verbiage géopolitique.

Le scénario est sorti presque d'un seul tenant, en une semaine. A mesure qu'on avançait j'avais peur de retoucher le scénario, de revenir en arrière et d'essayer de lui donner une structure conventionnelle, parce que je me disais : «Qui sait à quel point ces magnifiques bulles iridescentes sont fragiles, flottant comme ça dans une forêt nocturne ?» L'effet aurait disparu et nous n'aurions jamais pu le retrouver. Nous avons donc continué à écrire.

Evan Galen a bien cerné cette sorte de charabia politique néolibéral dont on ne sait jamais trop ce qu'il signifie, mais il y a aussi de petites bulles poétiques qui s'échappent, comme lorsque le Premier ministre japonais parle des zombies «grincheux»...

C.B. : J'adore ce moment !

Quel plaisir cela vous a-t-il procuré, Cate, de prononcer vos répliques ?

C.B. : Beaucoup ! Il y a tellement de domaines aujourd'hui, et pas seulement en politique, où le langage est devenu impuissant à cause de cette espèce de soupe fade devenue la seule langue officielle tolérée, qui parvient à ne rien dire du tout des crises dramatiques auxquelles nous sommes confrontés en tant qu'es-

«C'est un film sur la fin de quelque chose, peut-être la fin de tout.»

Cate Blanchett

pèce... Il m'est arrivé de me retrouver dans diverses arènes, politiques ou autres, en portant une autre casquette, et d'avoir été fascinée d'observer toutes sortes de personnalités lutter de manière acharnée pour dire quelque chose, ou plutôt pour ne rien dire du tout. C'est tellement absurde ! Et incroyablement pénible. Ce que j'ai adoré dans ce film, c'est que, de manière perverse, le ton n'arrête pas de changer. Ce n'est pas entièrement une satire, ni entièrement un *soap*, ce n'est pas non plus un film de monstres. Parfois, on avait l'impression de tourner un documentaire. (*Guy Maddin rit*) Je pense que c'est ce changement constant de ton qui était merveilleux, et le fait de voir les personnages se débattre avec leur désir de communiquer, leur désir de choses très simples – un peu de chaleur, un endroit où se réfugier, de l'amour. La situation était tout simplement insoudable pour eux. C'était délicieux.

G.M. : J'aime que la première moitié de leurs phrases serve généralement à construire un sens que la seconde moitié défait aussitôt... **Mais au vu du climat politique mondial, et de la généralisation des discours de haine au plus haut niveau, on ressent presque de la nostalgie, en regardant le film, pour cette espèce d'incom-**

pétence pleine de bons sentiments...

C.B. : Je vois ce que vous voulez dire sur la nostalgie. C'est quelque chose que je n'ai pas capté tout de suite, même si quand on regarde le film, cela semble évident. C'est un film sur la fin de quelque chose, peut-être la fin de tout. Ils arrivent tous à la fin de leur leadership, c'est la dernière Cène. Le monde entier leur demande de penser à l'avenir, mais eux sont dans un état d'esprit contemplatif et passif. C'est accentué par la musique, par la qualité si riche de certains plans. L'un de mes moments préférés est celui où j'annonce que le thème du sommet de cette année est «le regret». Alors qu'on s'attend à ce qu'il dise quelque chose de profond, le Premier ministre japonais dit qu'il aurait aimé apprendre à monter à cheval... (Rires) C'est grotesque, cette nostalgie délibérée. Un peu comme le concept de «Make America Great Again». Rendre l'Amérique à sa grandeur, rendre n'importe quel endroit à sa grandeur. Mais on parle de quand, exactement ? Et pour qui ?

G.M. : Je crois que cette nostalgie est liée au fait que je suis l'homme qui a le plus de regrets sur la planète ! Ce ne sont pas de grands regrets, ce sont des regrets mineurs. Ma liste est tout aussi insignifiante que celle de tous ces politiciens. Oui, cela aurait été bien de faire des études pour devenir neurochirurgien ou oncologue et sauver des vies. Mais au lieu de cela, je suis assis là à regretter de ne pas avoir su séduire quelqu'un à la fin des années 70... **C.B. :** Allons Guy, tu es cinéaste ! C'est très utile à l'approche de l'Armageddon de pouvoir faire du cinéma ! (Rires)

G.M. : C'est vrai ! Mais oui, c'est bizarre, la nostalgie n'est pas toujours douce. Parfois, elle est saturée à l'excès par les regrets. On a essayé de rendre les choses un peu poignantes en s'inspirant de deux films plutôt improbables pour ce contexte, *American Graffiti* et *Dazed and Confused*. Tous deux racontent des soirées de fin d'année qui sont enchantées à la manière du *Songe d'une nuit d'été*. On a tous, enfin ceux qui ont de la chance, vécu au moins une longue nuit enchantée dans notre jeunesse. J'ai la chance d'en vivre encore de temps en temps dans ma vieillesse, lorsqu'on me laisse sortir de la maison et que je me promène dans la nature, que la température extérieure semble idéale et que les nuages se dissipent pour révéler dix fois plus d'étoiles qu'il n'y en a normalement. Des aventures surviennent, elles semblent dangereuses mais ne le sont pas vraiment, et un parfum de romance plane dans l'air. Nous voulions que le film donne aussi cette impression, que l'on aurait pu remplacer les dirigeants du G7 par sept camarades de classe. Sauf qu'ils parlent tous cet étrange mélange géo-poétique, géo-politique.

Et ils ne peuvent pas s'empêcher de répéter tout le temps qu'ils sont des leaders mondiaux, ils se délectent de leur propre importance. Les personnages féminins un peu moins, peut-être sont-elles légèrement moins grotesques...

G.M. : C'est une petite bonté, oui, qu'on a eue pour les femmes...

C.B. : Non, je pense que c'est dû au casting, Guy...

G.M. : Je ne savais pas ce qu'était ce film lorsque les lumières se sont éteintes dans la salle de projection à Cannes l'an dernier. On l'a fait en vase clos. Je savais qu'il était un peu drôle, mais ce fut surprenant d'entendre ces rires dans les salles. J'avais eu peur de devoir justifier l'étrange présence du film dans le Festival, je craignais de devoir me livrer à tout un numéro, mais finalement, il s'avère qu'il est plutôt marquant. Je me souviens avoir parlé avec toi à la fête après, Cate, et nous essayions d'évaluer combien de personnes avaient compris le ton du film, car il est un peu comme un buffet varié de genres pour le spectateur. Les écrivains font ça naturellement, changer de ton, et personne ne leur en veut. Mais lorsqu'il s'agit de film, certains critiques diront qu'il essaie d'être trop de choses à la fois. Nous sommes souvent coupables d'en faire trop, donc nous avons élagué, et pour nous aujourd'hui, c'est en fait un film assez maigre. ◀

Le beau film de Hind Meddeb, oscillant entre espoir et ironie tragique, rend hommage à l'élan de ferveur qui a mobilisé les Soudanais durant la révolution de 2019.

Ce n'est pas la guerre civile qu'a filmée Hind Meddeb à Khartoum, mais la révolution populaire qui l'a précédée. Celle nommée, désormais, transition démocratique soudanaise, qui aura tenu de la destitution d'Omar el-Béchir en 2019 jusqu'à l'explosion de la guerre civile en 2023, quand la milice de Mohamed Hamdan Dogolo et l'armée soudanaise d'Abdel Fattah al-Burhane ont entrepris de se déchirer le contrôle du pays. La cinéaste venait de présenter à Cinéma du réel *Paris Stalingrad*, sur un campement d'exilés darfouris, quand a tonné l'annonce de la chute du dictateur; embarquée dans la foulée depuis Tunis, seulement munie d'un micro et d'une caméra, la cinéaste a pu documenter l'immense sit-in populaire organisé autour du siège de l'armée pour exiger le changement de régime après la «marche du million» qui avait vu des centaines de milliers de Soudanais converger vers la capitale pour faire tomber El-Béchir.

Jubilation. Là, Meddeb a filmé la ferveur des jeunes, des démocrates, des idéalistes, des féministes, l'euphorie des fêtards, des artistes,



«Soudan, souviens-toi», nuée debout

des poètes, des musiciens. «Nuit, nuit, comme la révolution est belle de nuit» chante une jeune femme pendant qu'on tape sur des plaques de tôle ou qu'une jeune poëtesse, l'œil incroyablement brillant, déclame en dialogue avec la foule: «Un cadavre remonte à la surface du Nil, il flotte depuis deux jours, c'est un étudiant de première année, égorgé et l'œil crevé, les masques sont tombés, nous avons subi la pire des humiliations, ô peuple, brisons le silence, ou cela vous met-il mal à l'aise?» Les images sont rares – la révolution soudanaise a été très peu documen-

tée en Occident où elle a été largement invisibilisée – et très puissantes, confusion d'ivresse idéaliste, de jubilation poétique et de mélancolie d'un peuple martyrisé depuis si longtemps qu'il a l'air lui-même surpris de sa capacité à réclamer, déclamer, versifier, chanter – d'une voix éraillée – sa mobilisation et la lumière au bout du tunnel. Mais le doute s'est aussi rapidement imposé à Hind Meddeb qui, après avoir filmé les révolutions égyptienne (*Electro Chaâbi*, 2013) et tunisienne (*Tunisia Clash*, 2015), adû se rendre à l'évidence qu'elle ne

documentait pas seulement une libération.

Rêve. Soudan, souviens-toi: ce beau titre dont on comprend que Hind Meddeb l'a pensé en arabe – c'est dans sa langue maternelle que la Française s'adresse aux protagonistes du film – est destiné aux Soudanais eux-mêmes, pour qu'ils n'oublient pas la vague d'espérance suscitée par leur révolution, alors qu'ils entrent dans la troisième année d'une guerre civile qui a déplacé 13 millions de civils et fait plus de 150 000 morts.

Soudan, souviens-toi
donne à voir
la confusion d'ivresse
idéaliste et de
mélancolie d'un
peuple martyrisé.

PHOTO DULAC
DISTRIBUTION

Soudan, souviens-toi, introduit par des images de la bataille de Khartoum en avril 2023, est comme un long flash-back ambivalent, qui ne cesse d'hésiter entre l'espérance et l'ironie tragique, puisqu'à chaque seconde sourd le cataclysme imminent d'un coup d'Etat, puis d'un autre, jusqu'à ce que la catastrophe prenne le pas – «C'est comme dans un rêve, comme quelqu'un qui aurait pris des drogues dures, et qui perdrait la raison et qui ne sait plus où il vit» dit Maha, ou Shajane, par message à la cinéaste, alors que défilent des images de Khartoum dépeuplé. A la fin du film, on apprendra que les deux ont fui, vers l'Egypte ou ailleurs, et que leurs maisons sont désormais occupées par des miliciens.

Mais même cet épilogue ne suffit pas à faire oublier l'espérance déversée dans les images qui constituent le cœur battant du film et son sujet – *Soudan, souviens-toi* n'est pas un film sur une révolution ratée, mais sur une révolution ajournée. On retient les vers de Chai-khoon, slameur devenu viral à la faveur d'une vidéo d'ailleurs filmée par Meddeb avant d'être diffusée par Al-Jazeera, dans lequel il se met à la place d'un révolutionnaire tué: «Quand la paix reviendra et que vous reconstruirez le pays, quand vous planterez un arbre et qu'il donnera des fruits sucrés, souvenez-vous de moi.»

OLIVIER LAMM

SOUDAN, SOUVIENS-TOI
de HIND MEDDEB (1h15).

«L'Effacement», mépris de glace

Karim Moussaoui signe un thriller peu convaincant autour de l'héritage toxique du patriarcat, où un fils d'industriel voit disparaître son reflet.

Dans *l'Effacement*, adapté du roman de Samir Toumi, un fils nommé Reda (Sammy Lechea), jeune adulte, a grandi dans l'ombre et sous l'influence de

son père, un industriel de la bourgeoisie d'Alger, qui l'a placé dans son entreprise et contre lequel, contrairement à son frère, il ne s'est jamais rebellé. La mort du patriarche précipite sa descente aux enfers: transparent jusqu'à en perdre son reflet dans les miroirs, sans éclat ni désir propre, véritable «homme sans contenu» écrasé par le système environnant de reproduction sociale de la masculinité, Reda part en vrille. Poussé à effectuer son service militaire, il y fait l'apprentissage de l'autre violence, non plus

sourde et faussement policée, comme celle de sa classe dominante, mais brutale, comme l'horreur. Karim Moussaoui, l'auteur des *Jours d'avant* et d'*En attendant les hirondelles*, qui dans ses films précédents cherchait la subtilité dans son amour des coups d'éclat de mise en scène, donc un certain équilibre, semble avoir laissé libre cours à son attrait – difficile à retenir de nos jours – pour le cinéma de genre d'inspiration hollywoodienne. Si un thriller peut s'avérer difficile à réussir dans un contexte moins



Sans reflet, sans éclat, Reda part en vrille. PHOTO LES FILMS PELLEAS

balisé, un thriller à sujet (l'héritage toxique du patriarcat) risque de l'être d'autant plus. Quelque chose dans la mise en scène ne supporte ou ne soutient pas (comme on dit du regard) la charge

d'angoisse qu'elle déchaîne. Le film se retrouve à nous y exposer intensément, de façon à la fois trop filtrée et trop pure, formelle mais sans protection. Sans ménagement: était-ce son

but? Il nous «déclenche» au lieu de nous réveiller. Il trigger au lieu de guérir.

LUC CHESEL

L'EFFACEMENT de KARIM MOUSSAOUI avec Sammy Lechea... 1h 33.

CINÉMA

«Leila et les loups», mille et un cris

La fiction combative de la cinéaste Heiny Srour, qui ressort en salles, survole avec onirisme la place des femmes en huit décennies d'histoire de la Palestine et du Liban.

«*Parfois, je sens jusqu'à la palper une pesanteur monter du fond des âges dans le monde...*» Dans *Femme, arabe et... cinéaste*, texte magnifique et manifeste écrit en 1976, et réédité récemment sous la forme d'un indispensable petit livre trilingue (en arabe, français et anglais), Heiny Srour fait le récit des difficultés rencontrées sur le chemin de son devenir-cinéaste, en forme de bilan à la fois politique, biographique et artistique. Quelque temps après avoir réalisé son premier film, *l'Heure de la libération a sonné*, documentaire sur les combattants et combattantes de la guérilla communiste et féministe dans le Dhofar, à Oman, sélectionné à la Semaine de la critique à Cannes en 1974, Heiny Srour revient sur son parcours.

Misogynie. Née en 1945 à Beyrouth, au Liban, dans une famille juive arabe, militante marxiste et anti-impérialiste, elle se confronte, pour mener à bien son désir d'un cinéma inséparable de

la lutte, à la misogynie de ses premiers alliés, les hommes militants de gauche, comme à celle du milieu du cinéma (sur les tournages comme dans les festivals, de la technique à la critique), aussi bien qu'au racisme de ses autres camarades potentielles, les féministes occidentales. Autant de balles dans le pied sur le chemin d'une triple libération qui serait à la fois celle des femmes, des peuples colonisés et des films. C'est dix ans après son premier, en 1984, que Heiny Srour mettra en scène un deuxième long métrage, *Leïla et les loups*, qui ressort ce mercredi en salles dans une version restaurée à la hauteur de ses ambitions formelles et politiques.

La cinéaste semble y avoir mûri, et transformé en fiction combative – aussi analytique qu'onirique, didactique que poétique –, les questionnements de son texte. Qui sont ces loups qui cernent Leïla, personnage-point de vue du film (la même actrice Nabila Zeitouni y jouant de multiples rôles), à partir de qui huit décennies d'histoire de la Palestine et du Liban, de 1900 à 1980, se dévoilent comme les récits de Shéhérazade, inspiration initiale du projet? Ce sont d'abord, d'évidence, les colonisateurs, anglais, puis sionistes, puis impérialistes de tous bords, ennemis politiques du film. Mais aussi, par approfondissement des intersections du problème, les hommes qui, dans la lutte contre les premiers, se servent

quand ça les arrange de la résistance des femmes, sans leur laisser la place égale qui leur revient. C'est leur histoire réelle et leur vraie place que *Leïla et les loups* raconte, reconstitue et invente.

Pionnière. L'autrice trouve, aux côtés de ses personnages, sa propre place de pionnière dans une histoire encore à faire. 1976: «*J'ai été ravie de constater l'année dernière que nombre de femmes arabes rêvaient de plus en plus tout haut de devenir cinéastes. Certaines sont déjà dans des écoles... Qu'advient-il? La horde de féministes échevelées dont je rêve fera-t-elle irruption dans le cinéma arabe? [...] Réussiront-elles à franchir les obstacles inhérents à la double condition de cinéaste du tiers-monde et de cinéaste femme? Jetant derrière moi un regard incrédule, je me dis souvent: je l'ai échappé belle. Pourvu que ça continue...*» 2025: à 80 ans, Heiny Srour continue de montrer ses films, résistant avec eux à un oubli aux conséquences mortifères dans le présent, prononçant partout où elle le peut ses radicaux encouragements.

LUC CHESSEL

LEÏLA ET LES LOUPS de HEINY

SROUT avec Nabila Zeitouni, Rafik

Ali Ahmad... 1h 30.

FEMME, ARABE ET... CINÉASTE

de HEINY SROUT

Talitha, 120 pp., 12 euros.



Ilies Kadri et Sofian Khammes. THE JOKERS FILMS

«Les Arènes», deal au trésor

Le film de Camille Perton s'infiltrer dans les arcanes mercantiles du football en racontant l'histoire de Brahim, jeune prodige suscitant les convoitises.

Les Arènes est un film de foot, pas de sport. Il intrigue pour cette raison, en dépit des maladresses – le film démarre vraiment vers la quarantième minute, quand il ressaïsait ses enjeux. On ne verra du jeu de jambes qu'un jonglage court de Brahim, le héros champion en herbe, un peu plus tard un match improvisé avec les jeunes de quartier. Intriguant, également, que Camille Perton soit une femme, cinéaste amatrice de foot infiltrée dans ce milieu d'hommes dont elle décide de raconter le désir homophile. Elle emprunte au genre précis de gangsters innocents et transforme une scène de vestiaire en une scène de désir, une séquence de négociations en échange d'amour. La bonne surprise vient ainsi de ce culot, de la sensualité clairement pédé qui se dégage: *les Arènes* est un film de mecs qui négocient, non de sportifs au passemement de jambes. Une femme au principe de cette fiction de mercato-libido est autant réjouissante, si l'on veut, que la danse de Cyd Charisse et des boxeurs dans *Beau fixe sur New York*, ou le numéro de Jane Russell au milieu des gymnastes des *Hommes préfèrent les blondes*.

Le pitch se résume à ceci: Faust en footeux. Le pacte du jeune joueur doué avec le Diable aux promesses byzantines – qui a les traits et l'accent à couper au couteau d'Edgar Ramírez, corps de convoitise du film. Brahim ne persiste dans le football que parce qu'il «est bon», pas par vocation. S'il y joue (et perd) son âme, c'est par amour, c'est de désirer le Diable autant que celui-ci le désire. La Rollex ou l'or, il s'en fout. Le vrai cadeau de ses 18 ans est sa rencontre avec Francisco (Edgar Ramírez). Champs contre-champs entre hommes intenses, et entre les joueurs, agents, présidents de club, cousins, d'infinites tractations, des rapports de forces, avec des airs de samouraïs amoureux. On ne verra pas un billet de banque ni une partie de foot, juste un stade dans Bakou désert, et des mecs qui se désirent en rond, posent en short doré dans une arène de gladiateurs, parlent d'argent – il faut bien parler de quelque chose. Désir et deal, Faust connaît le prix. Brahim (Ilies Kadri, beau comme Maria Schneider en garçon) a plus envie du Diable que du pacte, du messager que du contrat à Monaco. Leur intensité se cogne à plus fort et à plus crainte qu'eux. Leur amour est interdit, on a failli oublier.

CAMILLE NEVERS

LES ARÈNES de CAMILLE PERTON

Avec Ilies Kadri, Edgar Ramírez... 1h 34.



Le projet de Heiny Srour puise son inspiration dans les récits de Shéhérazade. PHOTO D.H.R. DISTRIBUTION



Vicky Krieps, actrice-sphinx, incarne l'autrice Ingeborg Bachmann. SPLENDOR FILMS

Margarethe von Trotta, couples d'éclats

Le nouveau long métrage de la cinéaste allemande, «Ingeborg Bachmann», sort en compagnie de «l'Amie» (1983). Deux beaux films sur l'intimité des femmes, leurs relations amoureuses ou amicales.

A l'occasion de la sortie de *Ingeborg Bachmann* de Margarethe von Trotta, cinéaste incontournable issue du nouveau cinéma allemand des années 70 (et seule femme derrière la caméra du groupe), la société Splendor Films ressort, couplé, *l'Amie* (1983). Quarante ans les séparent. La permanence chez Trotta est celle des femmes donc des actrices qu'elle étudie : là Angela Winkler et Hanna Schygulla liées par une amitié inédite car sans envie ni rivalité féminine, qui débute par un coup de foudre et finit par un coup de feu ; ici Vicky Krieps en Ingeborg Bachmann, immense écrivaine autrichienne de l'après-guerre et de la pensée de l'après-guerre – très proche de Paul Celan avec qui elle entretint une correspondance essentielle –, de la possibilité ou non de la poésie après les camps.

Vanité. Krieps, l'actrice-sphinx, ici dans son élément de sable, fan de *Lawrence d'Arabie*, semble entrer à son tour «en amitié» avec la figure de Bachmann, comme Barbara Sukowa dans les précédents films, mais elle procède

comme à chaque fois sans le moindre mimétisme : Krieps ne fait même pas l'effort de se coller une frange à la Bachmann. Elle préfère, à la ressemblance cosmétique, une évocation et un état : le tourment, l'étourdissement. Elle flageole, se tient au bord du malaise, de l'effondrement, comme d'un précipice. Krieps use de ses cernes comme seul maquillage, et de ce trait qu'elle exagère elle fait le centre du caractère, de sa fatigue morale, de son trouble y compris visuel, comme si Bachmann, entre deux cigarettes, était en proie à des migraines ophtalmiques.

Krieps incarne et atteint Bachmann non par la ressemblance du masque, donc, mais par des nuances d'ombres et de blancheur dans un jeu de météorologie diaphane. Elle la transfigure en accord avec la cinéaste, c'est une étude quasi zweigienne, «24 Heures dans la vie de Bachmann». Les spécialistes de la poésie comme les biographes de Max Frisch – le dramaturge charismatique et son amour avec Bachmann, que le film restitue seul –, tous les puristes s'étrangleront face à la trahison. Qu'importe, Trotta a toujours eu ce talent fin et cruel de rendre d'un couple (elle vécut vingt ans avec Volker Schlöndorff et l'œuvre traite foncièrement de cela, de cette expérience à deux-là) les tropismes, les intensités qui rapprochent deux êtres tout en éloignant l'homme de la femme : l'homme est libre de sa vanité, ego admis dans la société, la femme se voit reprocher son arrogance, nuance.

«Le fascisme est la première chose dans la relation entre un homme et une femme.» La phrase de *Franza*, roman inachevé de Bachmann, qu'on entend prononcer dans le film, signe l'univers de Trotta depuis toujours, *l'Amie* en particulier, toutes ses études de couple – comme des amies et des sœurs qui remettent en cause le fonctionnement du couple. Quelques heures, quelques années dans la vie d'une femme, c'est toujours l'étude d'une femme créatrice dans son couple et pas un biopic hagiographique.

Plénitude. Trotta privilégie les moments privés, d'introspection comme de travail (toutes écrivent), et les échappées ou retraites au désert, en Egypte pour Bachmann, en Israël pour Arendt, en prison pour Luxembourg, en Provence pour «l'amie». Le processus qui ronge les âmes écartèle le couple, entre convention et création, l'éthos bourgeois et l'éthos révolutionnaire, le silence et le fracas. Qu'elle soit une femme d'exception et célèbre (Rosa Luxembourg, Hannah Arendt, Ingeborg Bachmann) ou une femme parmi les autres, extraordinaire et banale (une amie, une sœur, une Katharina Blum), se joue une tension toujours singulière entre sororité, fraternité quand l'héroïne a un frère (comme dans *l'Amie* où il s'est suicidé), et conjugalité.

Les deux films sont beaux et distincts. Trotta, cinéaste du couple (recomposé, décomposé ou heureux), se concentre sur l'organisation de ses récits, l'art du raccord, des transitions et des rimes, comme dans ce dernier tout de sentimentalité glissée. Elle travaille de plus en plus à une élaboration plastique, en vue de la plénitude discrète, ultra-classique, des cadres, des avants et arrière-plans (les lignes de regard et d'horizon sont cruciales). Elle crée dans *Ingeborg Bachmann* un paysage psychique à la transparence magnifique, à la manière des mondes «sous cloche» des derniers Resnais. Les films commencent souvent par une fenêtre, par une femme à la fenêtre, son visage tourmenté. Ensuite la femme s'allonge ou s'affaisse, le plus souvent une cigarette à la main. La fin tragique réelle d'*Ingeborg Bachmann*, brûlée dans son lit alors qu'elle s'était endormie avec sa cigarette, semble soudain l'évident point d'incandescence de l'œuvre consumée, parfois lumineuse parfois éteinte, de Trotta.

C.N.

INGEBORG BACHMANN
de MARGARETHE VON TROTTA
avec Vicky Krieps, Ronald Zehrfeld... 1h 51.
L'AMIE (1983) avec Hanna Schygulla,
Angela Winkler... 1h 45.

MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION

L'expo à voir jusqu'au 20 mai 2025. Entrée : 10€. Billet combiné : 15€. Tarif réduit : 8€. Tarif famille : 25€.



BANLIEUES CHÉRIES
EXPOSITION 11/04 > 17/08/25

L'expo qui recadre les clichés.

PALAIS DE LA PORTE DORÉE PARIS 12^e
PALAIS-PORTEDOREE.FR

Caucase départ

Guillaume Gallienne L'acteur et sociétaire du Français, en proie aux colères comme à la mélancolie, retrouve ses racines géorgiennes.



Il dit tout, dans *Le Buveur de brume*, alors ne répétons pas ici ce que vous y lirez, ni ce que vous savez grâce au film *les Garçons et Guillaume, à table !* Le sociétaire de la Comédie-Française s'est longtemps glissé dans la peau des femmes. A l'école, on le traitait de «*tapette*», de «*pédale*», et ses parents ne lui venaient pas en aide. Au contraire, son père «*paranoïaque*», écrit Gallienne, distribuait à sa progéniture (six enfants dont une fille) des coups de ceinture. Sa mère était «*drôle*» mais «*sans tendresse*». A 12 ans, le futur comédien fit une dépression. Dans ces pages autobiographiques ne pointent ni l'amertume ni le pathos, mais se répète

la crainte de sombrer à nouveau dans une mélancolie déguisée en paresse, comme chez Oblomov. Alors il bataille contre la chute et lorsque la souffrance rejaillit, il explode. Ce volume de la collection *Ma nuit au musée* surprend car l'autoportrait n'y est pas flatteur.

Avant de rencontrer l'acteur dans un restaurant géorgien dont il est un habitué, près de la place de la République, j'avais des réserves. M'agaçait l'orgueil qui se dégageait de ce qu'il appelle de façon désuète son «*lignage*». L'acteur, par sa mère, descend d'une famille géorgienne aristocratique à laquelle

LE PORTRAIT

il est très attaché. *Le Buveur de brume* se passe en partie à Tbilissi, où il se rend pour contempler le portrait de son arrière-grand-mère surnommée Babou, peinte par le portraitiste Savely Sorine. Cette héritage, écrit Gallienne, confère «une légitimité inscrite», «un honneur venu de très loin». Il consacre de surcroît plusieurs paragraphes à son propre caractère, colérique. Comment serais-je accueilli si je débarque au mauvais moment ? Il m'attend au restaurant, avec le sourire. La ren-

contre me restera en mémoire. Guillaume Gallienne est un écorché vif, précieux, grande diva, fébrile, généreux, singulier, très attachant.

L'heure et demie passée avec lui m'a «*retournée*», me fait remarquer le chef des pages «*Portraits*». J'ai bu deux verres de vin blanc en partageant un hatchapuri, délicieux pain fourré au fromage. Un peu ivre à la sortie, j'adressais par SMS au chef la liste des qualités de ce fils de l'Orient compliqué, chaleureux et sensuel dont la Géorgie est la fille. Le lendemain, je reprenais mes esprits mais demeurai enthousiaste. A deux reprises au cours de la conversation, Gallienne a littéralement ravalé un sanglot : la première fois en se souvenant de sa sœur et de son frère décédés, la seconde en évoquant le spectacle d'Alex

Lutz sur son père – *Sexe, Grog et rocking chair* qui reprendra au Cirque d'hiver, à Paris, en juin.

Ancien sociétaire de la Comédie Française, Philippe Torreton a peu fréquenté Gallienne, mais il l'apprécie : «Il existe plusieurs familles de comédiens. Vilar imaginait qu'il y avait les princes et les rois, distinguait les comédiens cérébraux, lunaires, ascétiques, des comédiens plus ancrés dans le sol, plus concrets. Pour moi, Guillaume est un peu le trait d'union ou le chaînon manquant entre ces deux catégories. Il y a chez lui du cérébral et en même temps un jeu puissant, du courage. Il y va, comme on dit. Ça passe ou ça casse, mais il y a une mobilité chez lui que j'admirer. Son enfance protéiforme l'a fait emprunter des chemins singuliers. Il est mouvant et par là, pour moi, très émouvant.» Gallienne s'est converti à la religion russe orthodoxe et s'est marié selon le rite avec Amandine Guisez, styliste spécialiste des couleurs. Ils ont prénommé leur fils de 18 ans Tado, diminutif de Thaddée. Saint-Thaddée aurait évangélisé le Caucase. *Le Buveur de brume* est dédié à Tado. «J'avais envie de lui dire : "Les archives, tu n'es pas obligé de te les trimballer. On n'est pas forcément prisonnier d'un truc prétabli."» Pourtant Gallienne insiste : ses ancêtres l'*«obligent*», y compris son père. Je fais la moue. «Je vous assure que c'était un mec bien, très intelligent.» Jean-Claude Gallienne, très cultivé, comme son épouse, avait lui aussi fait les frais, enfant, d'une violence intergénérationnelle. Il dirigeait une entreprise de transports dont les bus circulaient en Seine-Saint-Denis et dans le Sud de la France : «Il était sur le terrain et fréquentait des hommes politiques de tous bords, même si on était plutôt à gauche.» Des politiques, son fils en côtoie également, mais il refuse de citer des noms et de dévoiler ses opinions : qu'apporterait ce déballage, se demande-t-il ? Bien que la situation française l'intéresse, il est «très concentré» sur la Géorgie, «parce qu'on a un gouvernement corrompu, reconnu par personne à part la Russie, la Corée du Nord et le Nicaragua. Le parti au pouvoir, Rêve géorgien, est une dictature déguisée à la solde totale de Poutine, et qui très vite sera à sa botte. J'ai un cousin de 20 ans qui est Rêve géorgien. Il a la morgue des vainqueurs.»

Après son bac, Guillaume Gallienne étudie l'anglais et l'histoire. Sa cousine Alicia, qu'il adore, meurt en 1990, à 20 ans, d'une maladie du sang. C'est pour le jeune homme un tel tremblement de terre, qu'il ose parler à ses parents de ce qui le sauvera, lui : faire du théâtre. Entré à la Comédie-Française, il incarne des personnages de Tchekhov et de Molière, dont un excellent *Malade imaginaire*. Il a été Lucrèce dans *Lucrèce Borgia*. Il s'est mis dans la peau de cette femme à un point tel qu'il a vécu dans sa chair la haine des autres personnages envers elle. Il travaille à un rythme soutenu. En ce moment, il tourne une comédie de Rémi Bezançon avec Lætitia Casta et Gilles Lellouche, réalise *Cyrano de Bergerac* en film d'animation avec des animaux, et depuis le 7 mai, reprend *le Bourgeois gentilhomme* au Français dans la mise en scène de Christian Hecq.

L'appartement parisien qu'il habite avec sa femme et leur fils lui plaît : il fallut cinq déménagements pour que l'acteur, enfin, se sente chez lui. Ils ont fui le bruit, le manque de lumière et le voisinage : «C'était la France en 1940. Je disais à Amandine : "Si l'occupant débarque, on se retrouve au Vel d'Hiv dans la seconde." Pour la première fois, I feel at home.» Adolescent, Gallienne a connu une parenthèse enchantée dans un pensionnat anglais, quitté à contrecoeur à 16 ans. Il lui en reste une maîtrise parfaite d'une langue dont il parle à petites doses son français. Quand il ne travaille pas, il lit et emmène son fils à l'opéra, cet «endroit où les metteurs en scène sont libres de toutes les audaces». Récemment, Guillaume Gallienne était l'invité de la Conférence du stage, qui a pour tradition de convier un artiste. Les avocats candidats à ce concours de rhétorique devaient répondre en douze minutes à ces deux questions, adaptées à la personnalité de leur hôte : «L'imagination est-il malade?» et «Le genre est-il un jeu?» «J'avais envie de leur crier : "Vas-y !"» A Tado, il dit : «Prépare ta chance, fais des rêves, balance-les dans l'univers et ils te reviendront. Irradié de désirs, même fous.» A propos des fous, dont il dresse l'éloge, il cite Michel Audiard : «J'aime les fêlés, ils laissent passer la lumière.»

Par **VIRGINIE BLOCH-LAINÉ**
Photo **MARTIN COLOMBET**